This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STORAGE
H 1 2

B 440356

TAIRE
FAIRE

D
919
.F74

VOYAGE

EN EUROPE

EN 1895

— PAR —

ALCÉE FORTIER,
Président de l'Athénée Louisianais,
Professeur à l'Université Tulane.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE COSMOPOLITE, 406, RUE CHARTRES.

1896.

Hommage de l'auteur.

Vignaud
3-23-28

VOYAGE EN EUROPE EN 1895.

25, 26, 27, et 28 juin.

Je partis de la Nouvelle-Orléans, le 25 juin, à sept heures cinquante du soir, par le " Piedmont Air Line." Ce train " vestibule" offre le plus grand confort possible : wagons-lits, wagons-restaurants, service excellent, et surtout grande vitesse. Ayant d'aimables compagnons de voyage, la journée du 26 juin ne me parut pas trop longue, quoique je fusse bien attristé en pensant que je m'éloignais avec une rapidité vertigineuse de la Nouvelle-Orléans, et que bientôt l'immense Océan me séparerait de ces deux choses les plus chères au cœur de l'homme, la famille et la patrie. Le 27, à sept heures du matin, nous aperçûmes la ville de Washington, et après avoir passé non loin du Capitole, édifice grandiose et imposant, nous entrâmes dans la gare de Washington. C'est là que fut assassiné le Président Garfield, cet homme énergique et intelligent, qui, de simple passeur de bac, devint le chef de notre grande République.

Vers huit heures du matin nous arrivâmes à Baltimore, où je m'arrêtai pour voir un ami, professeur à l'Université John Hopkins. Cette excellente institution suffirait pour rendre Baltimore célèbre, mais la ville elle-même est très jolie. Il y a beaucoup de maisons en pierre, et tous les escaliers donnant sur la rue, même des maisons de brique, sont de marbre blanc.

Il s'y trouve aussi un parc admirable, "Druid Hill Park," et une promenade charmante appelée "Eutaw Place." Après quelques heures agréables à Baltimore, je partis pour New York à quatre heures du soir. En arrivant à Jersey City, je me disais que, quoique l'Europe fût la terre des grands souvenirs historiques, notre pays, les Etats-Unis, pouvait à bon droit s'enorgueillir de son histoire. Depuis la Nouvelle-Orléans, où les Anglais furent vaincus en janvier 1815, jusqu'à New York, j'avais passé près de bien des endroits historiques : Atlanta, détruite pendant la guerre et maintenant une ville grande et prospère qui convie le monde entier à son Exposition, les villes de la Caroline et de la Virginie, où eurent lieu tant de batailles pendant la guerre de la Révolution et la guerre civile, Washington, Baltimore, Philadelphie, et les grands fleuves historiques, le Potomac, le Susquehannah, et le Delaware.

A bord du ferry, de Jersey City à New York, le coup-d'œil est féerique la nuit. La rivière Hudson est sillonnée en tous sens par des bateaux brillamment illuminés, et la statue de la Liberté, à l'entrée du port, éclaire le voyageur de sa torche civilisatrice. New York est une belle ville à l'aspect européen, et quoique je l'eusse déjà visitée, ce fut avec plaisir que je la revis. J'allai à Castle Garden, où pendant des années les émigrants débarquaient, et là je fis la réflexion qu'il était temps que l'on restreignît l'immigration et que l'on empêchât des milliers de gens sans aveu d'aborder sur nos côtes. Paul Bourget a raison, ce ne sont pas les ouvriers américains qui veulent l'anarchie. Ce sont les étrangers hostiles à nos institutions et ne les comprenant pas, qui fomentent la lutte entre le capital et le travail, et créent le désordre dans nos grandes villes.

Après Castle Garden le pont de Brooklyn m'attira.

C'est une merveille de l'art de l'ingénieur que cette énorme masse de fer jetée avec tant de hardiesse par-dessus un bras de mer. Du pont j'allai au Central Park, et là je pris une place dans un omnibus. Il se trouve dans le parc un beau musée de tableaux et de statues. J'y ai vu des chefs-d'œuvre de Rembrandt, de Vélasquez, de Van Dyck, du Corrège et de plusieurs autres grands maîtres, ainsi que des tableaux des célèbres peintres modernes. Les statues aussi sont très belles. New York possède de grandes bibliothèques publiques, de beaux squares ornés de statues, et des palais sur la Cinquième Avenue et sur Broadway. Les premiers sont les résidences princières des archi-millionnaires, et les derniers sont les bureaux et les magasins des princes du commerce. New York, centre d'une richesse colossale, est appelé à devenir une grande ville artistique et littéraire, mais on ne peut s'empêcher de déplorer l'inégalité extrême des fortunes, qui crée une aristocratie de l'argent plus dangereuse encore pour la liberté d'une nation que l'aristocratie de la naissance.

29 juin.

Je me rends à bord du navire à midi, j'écris quelques lignes d'adieu à ma femme et à mes enfants, et j'attends l'heure du départ avec impatience. Puisqu'il faut partir il vaut mieux quitter au plus tôt cette terre où se trouvent ceux qu'on aime. J'ai hâte que le navire se mette en mouvement, que la puissante hélice commence à battre l'eau, que la fumée s'élève jusqu'au ciel en colonne noire et épaisse. Tous ces gens qui viennent faire leurs adieux à leurs parents, à leurs amis, m'obsèdent, moi, dont la famille est à plus de trois cents lieues. Enfin, à une heure, on lève l'ancre, la machine s'anime et le "Veendam" part.

Dimanche, 7 juillet.

Demain nous verrons la terre pour la première fois, l'île Scylly, sur la côte d'Angleterre. Cela m'a paru bien étrange lorsque nous avons perdu de vue Sandy Hook et Fire Island, la dernière terre américaine, et que je me suis trouvé en plein Océan, entre la mer et le ciel. J'ai été malade pendant les trois premiers jours, mais pas assez pour rester couché. La sensation qu'on éprouve est réellement étrange et pénible, c'est un malaise indéfinissable qui vous fait regretter d'avoir mis le pied sur le pont d'un navire. Depuis le quatrième jour j'ai été bien portant et j'ai pu jouir de l'air de la mer. Nous avons eu un temps très favorable, et la traversée est assez rapide. Le navire fait environ 330 milles par jour, et a eu peu de roulis et de tangage. J'ai été étonné de voir que les vagues n'étaient pas hautes; je m'attendais à rencontrer des montagnes prêtes à écraser le navire à chaque minute, mais en réalité, pendant toute la traversée, les vagues n'ont pas été plus hautes qu'elles ne le sont généralement à Biloxi ou à la Baie St. Louis, sur la côte du Golfe du Mexique. L'effet, cependant, est grandiose, surtout le coucher du soleil se perdant, s'enfonçant presque subitement dans l'Océan.

Nous avons passé un grand steamer allant à Londres, et sommes restés à peu de distance l'un de l'autre pendant plusieurs heures. Nous avons eu la bonne fortune de voir passer "La Touraine," le plus grand navire français, et la "Lucania," le plus grand navire anglais. Ces superbes steamers font la traversée en six ou sept jours.

Quoique nous ayons des compagnons de voyage très aimables, la vie à bord est assez monotone: on se lève à sept heures, on déjeune à sept heures et demie, on prend

le lunch à midi, on dine à six heures, et le soir on a des sandwiches et de la limonade. On passe aussi de la soupe et des biscuits sur le pont à dix heures du matin. On donne beaucoup à manger, mais la cuisine hollandaise ne me plaît guère, ce sont toutes sortes de ragoûts. On mange beaucoup, on dort, on cause, on joue à des jeux athlétiques, et la journée passe assez vite. Le 4 de juillet il y a eu grande célébration patriotique : discours, concert, récitations, beaucoup de *spread eagle.* A ce sujet je me demande si nous n'ennuyons pas un peu, par notre enthousiasme d'Américains patriotes, les passagers d'autres nationalités. Enfin, tant pis ! Qu'ils en fassent autant de leur côté le jour de leur fête nationale.

8 juillet.

Nous venons de voir la terre pour la première fois. Nous arriverons à Boulogne demain, vers midi. Nous sommes heureux de penser que bientôt nous serons en Europe.

11 juillet.

Nous sommes arrivés à Boulogne le 9, à onze heures trois quarts de l'après-midi. Depuis le 8 nous avions vu les côtes d'Angleterre, qui s'élèvent, blanches, hautes et menaçantes, de la mer, comme pour protéger l'île contre toute invasion.

Boulogne m'a beaucoup plu, il s'y trouve un château du XIIIe siècle et la colonne de la Grande Armée, sur laquelle est une admirable statue de Napoléon. Deux de mes amis de la Nouvelle-Orléans sont avec moi, et nous prenons une voiture pour visiter la ville et les environs. Le quartier des pêcheurs m'a fort intéressé ; il y avait une foule d'enfants blonds qui m'ont rappelé les chers petits que j'ai laissés bien loin en Louisiane.

Les pêcheuses portent un haut bonnet de dentelle, et la ville est renommée pour le poisson. Nous sommes montés jusqu'au haut de la colonne, 176 pieds, pour voir le pays. De là, le coup d'œil est admirable : la mer en face, et la campagne ornée de collines et parfaitement cultivée. Boulogne est une station balnéaire ; on entre dans une petite voiture à deux roues pour se déshabiller et un homme vous pousse jusque dans la mer. Il faisait si froid que nous n'avons pas osé nous baigner. D'ailleurs, la saison des bains n'est pas encore ouverte. Nous avons passé la nuit à Boulogne et nous sommes partis pour Paris à six heures trente-sept du matin.

Nous avons passé par Abbeville et Amiens, en pleine Picardie, non loin du champ de bataille de Crécy. La ville d'Amiens rappelle à un Louisianais un événement qui eut une grande influence sur l'histoire de la Louisiane. Lors de la rupture du traité d'Amiens entre la France et l'Angleterre, Bonaparte, le Premier Consul, voyant qu'il ne pouvait garder la Louisiane qu'il avait reprise aux Espagnols par le traité de St-Ildefonse, vendit la colonie aux Etats-Unis en 1803 et assura ainsi l'indépendance des Louisianais.

Les trains de chemins de fer en France sont rapides, mais tout à fait différents des nôtres et bien moins confortables. Ce sont des compartiments, de petites voitures, des wagons, comme on dit ici, contenant une dizaine de personnes. Les conducteurs sont très polis, et au lieu du "all aboard" américain, on entend : "en voiture, s'il vous plaît."

Aux environs de Paris nous avons vu St-Denis, où sont les tombeaux des rois, Compiègne, où Jeanne d'Arc fut faite prisonnière, et Chantilly, où se trouve le beau palais des Montmorency et des Condé, que le duc d'Aumale a si généreusement légué à l'Institut de France.

Nous sommes arrivés à Paris à dix heures cinquante, à une gare splendide, la gare du Nord. Là, nous avons laissé nos bagages à la consigne et nous sommes allés tout droit au Comptoir National d'Escompte, place de l'Opéra, pour avoir nos lettres d'Amérique. Nous avons ensuite marché pendant plusieurs heures et voyagé en omnibus et en tramways presque toute la journée pour trouver un logement Nous avons fini par aller au numéro 7, rue Poisson, près de l'avenue de la Grande Armée. Nous avons chacun une jolie chambre dans une charmante maison, près de l'Arc de Triomphe de l'Etoile. C'est un peu loin, mais par le tramway de la rue Taitbout, on arrive en vingt minutes à l'Opéra, qui est environ au centre de Paris. Je commence à m'habituer à la monnaie française, aux grosses pièces de dix centimes, et aux pourboires, et je crois que bientôt je saurai trouver mon chemin facilement à Paris. J'ai vu l'extérieur d'un grand nombre de monuments et beaucoup de statues. L'Arc de l'Etoile et la Colonne Vendôme m'ont rappelé la merveilleuse épopée napoléonienne, et la statue de Henri IV sur le Pont Neuf et celle de Louis XIV sur la place des Victoires m'ont fait penser à la glorieuse époque de la monarchie des Bourbons. On n'a qu'à marcher dans les rues à Paris pour s'instruire: on apprend l'histoire en regardant les monuments et les statues, et on admire l'aspect artistique de la ville. Notre Dame surtout m'attire; je veux aller entendre la messe dimanche dans la vieille basilique de l'ancien Paris.

12 juillet.

Hier je suis allé voir M. Foncin, secrétaire de l'Alliance Française; je désire suivre le cours de vacances de cette patriotique société. J'ai vu aussi M. Paul Passy, le phonéticien distingué, professeur à l'école des Hautes

Etudes, et j'irai chez lui tous les jours à Neuilly pour prendre des leçons de phonétique physiologique. Je regrette de n'avoir pas encore rencontré M. Henri Vignaud, premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis et Louisianais de naissance. En revanche j'ai été reçu de la manière la plus aimable par M. le Dr. A. Visinier, natif de la Louisiane ainsi que sa femme. Cette charmante famille demeure rue Moncey, non loin de l'admirable statue, place Chichy, du maréchal Moncey, duc de Conegliano.

J'ai passé une grande partie de la journée du 11 au jardin du Palais Royal et au jardin des Tuileries. J'ai été content de voir jouer les petits enfants ; ils sont bien portants, gais et rosés. Le Palais Royal m'a beaucoup intéressé. Il a été construit par Richelieu et appelé d'abord le Palais-Cardinal. Il a appartenu longtemps aux ducs d'Orléans. Le palais proprement dit sert aujourd'hui au Conseil d'Etat, mais tout autour du jardin se trouvent un grand nombre de boutiques et de restaurants à bon marché. Nous avons déjeuné hier à un de ces restaurants à trente sous, mais cela ne valait pas grand'chose. Nous déjeunons généralement à un des établissements Duval. Pour 50 sous on a quelque chose de bon avec une demi-bouteille de vin. Le jardin du Palais Royal fut pendant longtemps au XVIIIe siècle, le lieu de promenade des gens à la mode, comme la Place Royale l'avait été au XVIIe siècle.

Le jardin des Tuileries est fort beau et orné de statues qui sont de vrais chefs-d'œuvre. Quel dommage que les gens de la Commune aient détruit ce monument historique, le palais des Tuileries ! On ne peut se faire une idée de la beauté du coup d'œil quand on se place devant le Louvre, à la statue de Gambetta, et qu'on regarde dans la direction des Champs-Elysées. On

aperçoit d'abord la place du Carrousel, puis le charmant Arc de Triomphe du Carrousel, ensuite le jardin des Tuileries, au bout duquel se trouve la place de la Concorde, ornée d'admirables fontaines et de statues des villes de France, entre autres Strasbourg en deuil. A la place de la Concorde commencent les Champs-Elysées qui montent vers le grand et splendide Arc de Triomphe de l'Etoile. Le soir cette belle avenue est brillamment illuminée et l'effet est magique. Les Tuileries, le Louvre, que de souvenirs historiques ces deux noms nous rappellent !

13 juillet.

J'écris du haut de la tour Eiffel à près de mille pieds du sol. Le coup d'œil est grandiose ; on voit tout Paris ; la Seine, les maisons, les monuments paraissent tout petits. Paris est réellement magnifique.

14 juillet.

Pour aller chez M. Passy à Neuilly, je prends le tramway à vapeur de l'avenue de la Grande-Armée, près de l'Arc de Triomphe. On quitte Paris par la porte Maillot, et bientôt on arrive au pont de Neuilly sur la Seine. Ici la rivière est très jolie et les bords sont ombragés de beaux arbres. M. Passy demeure rue de Longchamp, à Neuilly-St.-James, et pour me rendre à sa maison il me faut marcher pendant dix minutes. La promenade est fort agréable, le matin à huit heures. Il fait frais et l'on côtoie le bois de Boulogne. Je passe tous les jours devant une maison où se trouve une inscription qui m'intéresse beaucoup: " Le poète Théophile Gautier, né à Tarbes le 31 août 1811, est mort dans cette maison le 23 octobre 1872."

Hier, en sortant de chez M. Passy, vers 9 heures du

matin, j'ai traversé presque tout le bois de Boulogne. J'y ai vu beaucoup d'hommes et de femmes sur des bicyclettes. Les femmes portent un pantalon très disgracieux appelé *bloomers* en Amérique. Le bois de Boulogne m'a beaucoup plu et je me suis arrêté longtemps au bord d'un joli lac pour voir des petites filles donner à manger à des cygnes au plumage de neige. Je marche plus d'une heure dans le bois de Boulogne, puis j'arrive à l'avenue Henri Martin. J'ai le plaisir de voir la statue d'un de mes poètes favoris, Lamartine, et peu après j'arrive au Trocadéro. Ce beau palais date de l'Exposition de 1878 et contient un musée d'ethnographie et un musée de sculpture comparée. J'ai vu avec intérêt la reproduction d'un grand nombre de monuments historiques, surtout des tombeaux de Charles le Téméraire et de sa fille, Marie de Bourgogne. On traverse le jardin du Trocadéro, on passe sur le beau pont de l'Alma et on arrive à la tour Eiffel. A Paris on ne paraît pas beaucoup admirer la gigantesque tour, mais j'avoue que je l'ai trouvée merveilleuse comme hardiesse, solidité et élégance. Le Champ de Mars me rappelle un des événements importants de l'histoire de la Révolution Française, et je constate avec plaisir les progrès immenses accomplis par la France depuis ce jour de juillet 1790, où le malheureux Louis XVI vint assister à la fête de la Fédération. Il reste encore quelques bâtisses de l'Exposition de 1889, mais elles devront disparaître pour faire place aux édifices que l'on construira pour l'Exposition de 1900.

Du Champ de Mars je vois à peu de distance le dôme doré des Invalides. Je désire voir le tombeau de Napoléon, mais le samedi l'église n'est pas ouverte au public. Je me rends alors à la place de la Bastille et j'admire l'artistique colonne de Juillet qui s'élève au milieu de

l'emplacement où se trouvait la sombre forteresse détruite par le peuple en 1789. Etrange contraste que présente Paris ! Je viens des Invalides où repose le despote, l'empereur, dans un splendide mausolée érigé par Louis-Philippe, et quelques minutes après je contemple un trophée élevé à la liberté par la même monarchie de Juillet. Il y a des monuments à Paris à toutes les gloires de la France, et les Français ont raison de garder intactes toutes les pages de leur héroïque histoire.

15 juillet.

Je suis heureux d'avoir vu la fête du Quatorze Juillet à Paris. Le matin je suis allé à la messe à Notre Dame et tout de suite après, mes deux amis, Messieurs Chas. G. Gill et Henry M. Gill, et moi, avons été à Longchamp voir la revue des troupes. J'ai été bien aise de voir passer le Président de la République, M. Faure, ainsi que le général Saussier et son état-major. L'armée française est nombreuse, bien disciplinée et bien armée, et en cas de guerre la France ne se trouverait pas prise au dépourvu comme en 1870. En considérant les progrès immenses qu'a faits le pays sous la République, on se demande comment il peut y avoir encore en France des gens attachés au système monarchiste. Heureusement que les élections sont de plus en plus en faveur des républicains et que le duc d'Orléans et le prince Victor Napoléon seront encore longtemps des monarques *in partibus*.

La célébration du Quatorze Juillet dans les rues, le soir, a été très intéressante. Partout on faisait de la musique et l'on dansait, et la ville était brillamment éclairée. Les journaux, cependant, disent qu'il n'y a pas autant d'enthousiasme que les années précédentes. Cela n'indique pas que l'esprit républicain s'affaiblisse. Notre Quatre de Juillet en Amérique n'excite plus, de-

puis longtemps, le même enthousiasme qu'auparavant.

J'ai été plusieurs fois au Louvre et voudrais y retourner tous les jours. Le palais actuel date du temps de François Ier, mais Philippe-Auguste avait fait construire en cet endroit une forteresse avec un donjon, et Charles V avait fait de cette construction une résidence royale. Les derniers Valois agrandirent et embellirent le Louvre, et c'est là que se tint la cour corrompue et brillante de Catherine de Médicis, de Charles IX, de Henri III. En regardant cet édifice on s'imagine voir le roi des mignons donnant ses fêtes splendides ou s'apprêtant à fuir devant Henri de Guise. On aperçoit aussi le Béarnais brave et spirituel, et le morose Louis XIII, et enfin on se rend compte que le beau palais sur la Seine, embelli par Louis XIV, Napoléon Ier et Napoléon III, n'est plus une demeure de rois, mais un admirable musée.

On ne peut décrire les tableaux et les sculptures du Louvre. On ne sait ce qui plaît le plus, la Vénus de Milo, les chefs-d'œuvre du Salon Carré, ou les œuvres des peintres et des sculpteurs depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Après les tableaux des grands maîtres du XVIe siècle, ce qui m'a surtout charmé, c'est "la Jeune Fille à la Cruche," de Greuze, et "la Source," d'Ingres.

Le musée du Luxembourg, où se trouvent les œuvres des artistes contemporains, plaît autant que le musée du Louvre, et l'on ne peut rien voir de plus beau que le jardin du Luxembourg, depuis le palais jusqu'à la belle fontaine de l'Observatoire, et la statue de Ney, *le brave des braves.*

On ne peut aller au Louvre sans visiter l'église St. Germain l'Auxerrois, d'où fut donné le signal du massacre de la St. Barthélemy. On se rend ensuite à la belle tour gothique St. Jacques, on visite le Palais de

Justice, où l'on voit dans la célèbre salle des Pas Perdus, des avocats et des juges en robes, puis on admire ce joyau de l'architecture gothique, la Sainte Chapelle de St. Louis, qui est malheureusement écrasée par le Palais de Justice.

16 et 17 juillet.

Ces deux jours ont été bien employés. Je commence ma journée par ma leçon de phonétique physiologique avec M. Passy, puis je me rends aux conférences de l'Alliance Française, et ensuite je visite les monuments et les musées. Le soir j'étudie et je lis les journaux. Ceux-ci sont tout à fait littéraires et ne donnent pas autant de nouvelles que nos feuilles américaines. Les journaux parisiens sont bien écrits et spirituels, et il s'y trouve souvent des articles profonds et fort sérieux, mais je regrette que les écrivains publient des choses que devraient laisser de côté des journaux quotidiens qui sont lus dans toutes les familles. Moi, qui suis de sang entièrement français et qui suis sincèrement attaché au pays de mes ancêtres, je suis fâché de voir que les Français, par leurs romans et leurs nouvelles publiés dans les journaux et même dans les revues, donnent aux étrangers une idée tout à fait erronée de leurs mœurs. Je sais que nulle part la famille n'est plus respectée qu'en France, alors pourquoi toujours prendre l'adultère pour base de tous les récits, pourquoi faire si souvent allusion à cette chose honteuse, monstrueuse, le ménage à trois? Heureusement que l'école naturaliste se meurt et espérons qu'une littérature plus saine sortira de l'évolution actuelle. J'aime mieux voir Pauline, Polyeucte, Sévère, exagérant le sentiment de l'honneur, mais fidèles au devoir, qu'une Madame Bovary ou une Nana, dépeintes avec toute vraisemblance, mais foulant aux pieds l'honneur et le devoir.

Aucun édifice à Paris n'est plus imposant que le Panthéon, ce temple grandiose consacré "aux grands hommes par la patrie reconnaissante." L'ancienne église Ste-Geneviève est ornée d'œuvres d'art, tableaux et statues, et sert de sépulture aux hommes éminents que la nation veut honorer d'une manière toute spéciale. Je me suis arrêté avec respect devant le tombeau de Carnot, l'homme intègre, le patriote sincère assassiné à Lyon en juin 1894, et j'ai vu par les nombreuses couronnes déposées devant sa tombe que la France n'a pas oublié que Carnot, par son grand caractère, a consolidé la république. Le tombeau de Victor Hugo m'intéresse aussi beaucoup, ainsi que ceux de Voltaire et de Rousseau, mais ceux-ci sont vides. Les restes des deux grands écrivains du XVIIIe siècle ont été enlevés, à l'époque de la Restauration, en représailles de la violation des sépultures royales à St-Denis en 1793. Vengeance indigne et lâche !

En sortant du Panthéon je visite l'église Saint-Etienne-du-Mont, la bibliothèque Ste-Geneviève et l'église de la Sorbonne, construite par Richelieu. C'est là que repose le grand cardinal, le ministre plus puissant que son roi, qui fonda l'Académie française, voulut être écrivain et fut jaloux du "Cid," lui dont l'œuvre comme homme d'Etat fut aussi grandiose que les pièces les plus sublimes de Corneille.

Je me rends de la Sorbonne à la Madeleine, une merveille d'architecture, et ensuite au musée Grévin, où l'on représente en cire toutes sortes de personnages et d'événements historiques. On y voit Charlotte Corday tuant Marat, le jugement de Madame Roland, Louis XVI et Marie Antoinette à la prison du Temple, toute l'histoire d'un meurtrier : le crime, l'arrestation, la condamnation, l'exécution. Les figures sont frappantes

de vérité et l'on ne sait, au premier abord, si les personnes sur les bancs sont en cire ou en chair.

Je consacre une grande partie de la journée du 17 à l'île Saint-Louis et à la Cité. Je ne puis me lasser de contempler Notre Dame, la vieille cathédrale fondée en 1163. La façade ornée de statues est curieuse et intéressante, et j'écoute avec grande attention les explications du guide, qui me fait voir toute l'église ainsi que le trésor et les reliques, parmi lesquelles sont les vêtements ensanglantés des saints évêques, Monseigneur Affre, tué sur les barricades en 1848 et Monseigneur Darboy, assassiné par les communards en 1871. Je monte aux tours de Notre Dame, 397 marches, je regarde de près les étranges animaux en pierre qui m'entourent, je contemple l'immense bourdon, et telle est la puissance d'une œuvre de génie que je ne pense pas autant à l'histoire réelle de la cathédrale qu'à celle que Victor Hugo a décrite dans son admirable roman. Je vois Quasimodo accroché à sa grosse cloche, je le vois défendant, à ce qu'il croit, Esméralda contre les gueux de la Cour des Miracles, et je cherche l'endroit d'où le sonneur de cloches a précipité sur le pavé l'indigne archidiacre.

Il reste encore dans la Cité et dans l'île Saint-Louis quelques rues de l'ancien Paris, où d'Artagnan et ses amis, les trois mousquetaires, donnaient de si grands coups d'épée aux gardes de Monsieur le Cardinal.

19 juillet.

Le musée de Cluny est un des plus intéressants et des plus instructifs à Paris. Il comprend un nombre infini de produits artistiques et industriels anciens de toutes sortes. Voici, d'après le guide Baedeker, quelle est l'histoire de l'édifice occupé par le musée : " L'hôtel de Cluny occupe en partie l'emplacement du palais romain

construit, dit-on, par l'empereur Constance Chlore, pendant sa résidence en Gaule, de 292 à 306, où Julien fut proclamé empereur par ses soldats en 360 et dans lequel les rois francs résidèrent avant d'aller habiter la Cité. C'était encore un édifice important en 1180; aujourd'hui il n'en reste plus guère que les salles de bains ou les *Thermes*, à l'état de ruines. Il appartint dès 1340 à la riche abbaye de Cluny, dans le Mâconnais, et les abbés firent construire sur ses ruines, aux XVe et XVIe siècles, l'hôtel de Cluny actuel, un des édifices les plus élégants du style gothique tertiaire mêlé de renaissance, et presque entièrement conservé dans sa forme primitive. La partie la plus remarquable est la façade dans la cour. Devenu propriété nationale à la Révolution, puis propriété de l'archéologue A. du Sommerard, l'hôtel a été racheté en 1842 avec sa collection, considérablement augmentée depuis."

L'hôtel des Invalides fut fondé par Louis XIV et pouvait loger 5000 vieux soldats. Ceux-ci, cependant, préfèrent vivre de leur pension où il leur plaît, et l'hôtel ne contient que peu de pensionnaires. L'esplanade en face de l'hôtel est très belle et il s'y trouve plusieurs canons anciens pris sur l'ennemi. Dans le jardin est la statue d'Eugène de Beauharnais, fils de Joséphine, homme loyal et de grand jugement. Cette statue du beau-fils de Napoléon semble presque un anachronisme, placée en face de la statue équestre bas-relief de Louis XIV. Dans ce beau monument élevé par le Grand Roi aux vétérans de l'armée française, il semble que l'on ait perdu tout souvenir des Bourbons. Quand on est aux Invalides on ne pense qu'au grand homme qui est enseveli sous le dôme doré construit par Mansart, l'architecte de Louis XIV.

On sait que Napoléon mourut à Sainte-Hélène, le

5 mai 1821, et qu'il fut enterré sur l'île, près d'une fontaine ombragée de saules. Jusqu'en 1840 les restes du grand capitaine restèrent au pouvoir des Anglais, mais lorsqu'on eut rétabli sa statue sur la colonne Vendôme recouverte du bronze de 1200 canons russes et autrichiens, on pensa à rapporter en France les cendres du vainqueur d'Austerlitz. Thiers, alors ministre, en fit la proposition au roi. Le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, appuya la proposition que le roi accepta, et l'Angleterre ayant consenti à rendre à la France les restes de l'empereur, le prince de Joinville, un des fils du roi, fut chargé d'aller chercher le corps de l'illustre captif.

Joinville arriva à Sainte-Hélène le 8 octobre, et en présence du général Bertrand et d'autres compagnons de captivité de Napoléon, on fit l'exhumation du corps. On le trouva dans un état parfait de conservation et on le transporta sur la frégate, la " Belle Poule." Pendant le voyage de Sainte-Hélène en France le prince de Joinville apprit que la guerre était probablement déclarée entre l'Angleterre et la France, et il résolut de faire sauter son navire plutôt que de rendre aux Anglais les restes de l'empereur. Il arriva, néanmoins, sans encombre à Cherbourg et le corps fut transporté sur la Seine jusqu'à Courbevoie. Là, il fut placé sur un char funèbre splendide, et le 14 décembre le cercueil entra à Paris. Napoléon mort passa sous l'Arc de l'Etoile et fit sa rentrée dans sa capitale sur les Champs-Elysées, au milieu d'une foule immense exaltée jusqu'au délire, malgré un froid intense. Louis-Philippe fit placer l'épée d'Austerlitz par le général Bertrand sur le cercueil de l'empereur et lui fit construire sous le dôme des Invalides un sépulcre digne de son génie.

Il n'y a rien à Paris de plus grandiose que le tombeau de Napoléon, et l'on se sent ému en contemplant le

sarcophage qui contient le corps de cet homme extraordinaire. A l'entrée de la crypte, au-dessus de la porte, on lit ces mots du testament de l'empereur : " Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé."

Non loin de Napoléon reposent Duroc et Bertrand et Jérome et Joseph Bonaparte. Sous ce dôme se trouvent aussi les monuments de deux guerriers illustres du XVIIe siècle, Vauban et Turenne. Dans l'église St-Louis, aux Invalides, on voit beaucoup de drapeaux pris sur l'ennemi, et on lit les noms d'un grand nombre de guerriers célèbres ensevelis près du plus grand capitaine des temps modernes.

Le musée d'artillerie à l'hôtel des Invalides est le plus complet en ce genre en Europe, et on y voit les armures des rois de France, entre autres celle de François Ier.

Le tombeau de Napoléon me fait penser à St-Cloud, où se trouvait le premier Consul lorsque le Sénat vint lui annoncer qu'il était nommé empereur des Français. J'accepte donc avec plaisir l'invitation d'un cousin de ma femme, M. Féraud-Giraud, d'aller avec lui à St-Cloud. Nous partons de la gare St-Lazare, nous admirons le *Monument de la Défense Nationale*, nous voyons le Mont-Valérien, au sommet duquel est une forteresse redoutable, et nous arrivons bientôt à Saint-Cloud. Le château n'existe plus ; il a été incendié par les Prussiens pendant le siège de Paris. Nous nous promenons dans le jardin et dans le parc, et du haut d'une terrasse d'où les Prussiens bombardèrent Paris, nous avons une vue magnifique de la ville. De St-Cloud nous allons à Sèvres, où nous visitons le musée céramique. Nous y voyons d'admirables vases, et je regarde surtout avec intérêt les plats à couleuvre du célèbre potier-écrivain,

Bernard Palissy. Nous revenons à Paris en bateau sur la Seine, et je puis ainsi voir les beaux ponts sur cette rivière, depuis celui du Point-du-Jour jusqu'au Pont-Royal.

Je ne saurais assez remercier M. Féraud-Giraud de l'accueil cordial que j'ai reçu de lui. Son père, magistrat distingué, président honoraire de la Cour de Cassation, ne se trouvait pas à Paris et je n'ai pu le voir. Son fils aîné qui est avocat à la Cour d'Appel parle fort bien l'anglais, le cadet est capitaine dans l'armée française. Je garderai un excellent souvenir de la soirée que j'ai passée chez mon aimable cousin, rue de Rennes.

Je termine la journée du 19 juillet en allant voir "Tannhauser" à l'Opéra. Il faut s'habituer à la musique de Wagner, et malgré le talent des acteurs, j'eusse bien préféré entendre "Faust" que "Tannhauser." L'extérieur de l'Opéra est très beau, mais on ne saurait décrire la splendeur de l'intérieur. La salle, le foyer, l'escalier d'honneur sont des merveilles d'art et de richesse. Je suis étonné de voir que les messieurs au foyer accompagnent les dames le chapeau sur la tête. Pendant l'entr'acte, au parquet et au parterre, beaucoup de messieurs se tiennent debout à leurs places, et le dos tourné à la scène et le chapeau sur la tête lorgnent les dames avec une persistance qui me paraît excessive. Les coutumes à Paris ne sont pas les mêmes qu'en Amérique. Les cafés, surtout, sont différents des nôtres. Sur les boulevards les deux tiers du trottoir sont pris devant les cafés par de petites tables où l'on s'assoit pour boire un bock et voir les passants. Le soir les boulevards sont d'une animation extrême et on y rencontre toutes les classes de la société. Le marchand de journaux, qui n'est pas un petit garçon comme chez nous, mais un homme, crie: "Voilà la Patrie, etc.," et on entend à

tout moment ce refrain : "En voulez-vous des Zhomards," scie idiote que tolère le peuple le plus spirituel de l'Europe.

Je consacrerai une étude spéciale à l'Alliance Française et aux lycées de Paris. Demain je vais au Collège Chaptal, où fut élevé mon ami et collègue de l'Athénée, M. le Dr. Devron, et dimanche, le 21, j'irai voir Versailles, création de Louis XIV.

ALCÉE FORTIER.

(A suivre.)

VOYAGE EN EUROPE EN 1895.

(SUITE.)

---

22 juillet.

Nous apprenons que dimanche, le 21 juillet, il y aura les grandes eaux à Versailles, aussi deux de mes amis et moi, nous partons de bonne heure pour nous rendre à la ville fondée par Louis XIV. Nous arrivons en trente-cinq minutes, et en approchant du palais la première chose que nous apercevions c'est une belle statue équestre du Grand Roi. C'est bien lui que l'on voit partout dans ce lieu où il habita si longtemps; il y a laissé une empreinte aussi indélébile que Napoléon à Paris par ses colonnes et ses arcs de triomphe. Il y trouva un médiocre château construit par son père et ajouta au bâtiment de Louis XIII d'immenses et imposantes constructions. Il dépensa des sommes folles, non seulement ponr le palais, mais encore pour l'admirable jardin tracé par Le Nôtre, où se trouvent de nombreux et merveilleux jets d'eau et de grands bassins. Tout est imposant à Versailles, tout est sévère et digne comme le fut la cour du roi après qu'il eut épousé la marquise de Maintenon. Si nous voulons avoir une idée des dernières années de Louis XIV il faut lire les "Mémoires" de Saint-Simon, ce duc et pair entiché de sa noblesse, cet écrivain de génie sans qu'il le sût. Je désire reproduire ici une ou deux pages tirées de mon "Histoire de la Littérature Française":

"Essayer de faire une analyse des 'Mémoires' serait presque raconter en entier la fin du règne de Louis XIV et la Régence du duc d'Orléans. Jetons seulement les

yeux sur la famille du roi telle que l'a dépeinte Saint-Simon. D'abord, le Dauphin, Monseigneur, assez beau de figure, pas méchant, mais inepte, et tremblant devant son père ; ensuite, le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, l'idole de Saint-Simon, prince pieux et capable ; sa femme, gracieuse et spirituelle, favorite du roi et de Mme de Maintenon ; le duc d'Anjou, Philippe V d'Espagne, second fils du Dauphin, roi timoré et faible, que gouvernèrent Louis XIV et la princesse des Ursins ; le duc de Berry, troisième fils du Dauphin, prince excellent qui eut le malheur d'être le mari de la trop célèbre duchesse de Berry, fille du Régent.

" A côté des descendants légitimes de Louis XIV se trouvent ses enfants illégitimes : les filles qu'il marie au prince de Conti, au duc de Bourbon, au duc d'Orléans ; les fils, le duc du Maine, la bête noire de Saint-Simon, homme d'esprit, cependant, et le comte de Toulouse, homme de mérite, amiral de France. Que d'intrigues autour de tous ces princes, que de cabales, les uns qui sont avec Monseigneur à Meudon et comptent sur sa royauté future, les autres qui sont les intimes du duc de Bourgogne et tous mourants de peur devant le roi et la Scarron. Quel tableau de la mort de Monseigneur, de la consternation de la cour de Meudon, des ambitions déçues, de la joie des amis du duc de Bourgogne, parmi lesquels est Saint-Simon, qui ne cache pas le bonheur que lui fait éprouver la mort du Dauphin. Les pages les plus touchantes du livre sont celles où l'auteur fait la description des qualités du duc de Bourgogne et de sa femme, de la joie publique dans l'espoir de leur règne, puis raconte avec émotion la mort soudaine de la Dauphine, du Dauphin, de leur fils aîné. Voilà Louis XIV seul avec un petit enfant de cinq ans et une vieille femme. Quelle tristesse dans cette cour

autrefois si brillante, que d'intrigues en prévision du nouveau règne, mais quelle grandeur chez le roi. Toujours majestueux, digne, courageux, il voit venir la mort sans terreur: 'Il ne paraissait rien regretter dans cette vie; il fut constamment sans aucune sorte d'inquiétude; il parla, il régla tout ce qu'on devait faire après lui, comme s'il eût dû l'ordonner lui-même. Il prévoit tout pour après lui, dans la même assiette que tout homme en bonne santé et très libre d'esprit aurait pu faire, afin que tout se passât jusqu'au bout avec cette décence extérieure, cette gravité qui avaient accompagné toutes les actions de sa vie.' Voilà un tableau écrit avec calme, où l'on sent percer le respect dû au maître, mais que Saint-Simon vienne à penser au testament extorqué au roi par Mme de Maintenon et le duc du Maine, il s'écriera avec une éloquence véhémente : 'Quelle fin d'un règne si longuement admiré, et jusque dans ses derniers revers si étincelant de grandeur, de générosité, de courage, de force; et quel abîme de faiblesse, de misère, d'anéantissement, senti, goûté, savouré et abhorré, et toutefois, subi dans toute son étendue et sans avoir pu élargir ni soulager les liens!'"

Le successeur de Louis XIV fit de Versailles un lieu de débauches et prépara la chute de son petit-fils, le malheureux Louis XVI. Les Etats-Généraux se réunirent le 5 mai 1789 pour la première fois depuis 1614 et enlevèrent au descendant de Louis XIV son pouvoir absolu. Bientôt même le roi dut quitter Versailles après les journées des 5 et 6 octobre, et la royauté déchue fut ramenée à Paris, où le 10 août 1792 elle disparut dans la tourmente révolutionnaire. Le palais du Grand Roi resta inoccupé jusqu'à ce que Louis-Philippe en eût fait l'admirable musée historique que nous voyons aujourd'hui.

Rien ne peut enseigner l'histoire de France mieux que le musée de Versailles : depuis Clovis jusqu'à nos jours nous voyons reproduits devant nous tous les grands événements de l'histoire, nous contemplons les portraits des hommes et des femmes qui ont illustré la France, et nous comprenons bien mieux alors leurs actions. Nous voyons aussi les fresques illustrant la grandeur de Louis XIV, nous regardons avec intérêt le lit où mourut ce monarque, nous nous promenons dans la salle de l'Œil-de-Bœuf, où les courtisans attendaient le bon plaisir du roi, nous admirons la splendeur de la Galerie des Glaces, et nous pensons à la vanité des choses humaines en nous rappelant que dans cette même salle, où Louis XIV déployait sa magnificence, un roi de Prusse a été proclamé empereur d'Allemagne, de cette Allemagne conquise tant de fois par les Français.

Non loin du palais de Versailles sont le Grand Trianon, construit par Louis XIV pour Mme de Maintenon, et le Petit Trianon, bâti sous Louis XV et qu'habita Marie-Antoinette. Le jardin de la pauvre reine est très intéressant ainsi que son hameau, où l'on voit la laiterie où Marie-Antoinette et sa cour jouaient aux bergeries, tandis que grondait sourdement le tonnerre de la Révolution.

Il faudrait plusieurs jours pour bien visiter Versailles, mais nous garderons un souvenir ineffaçable de notre journée du 21 juillet. Nous revenons à Paris le soir l'esprit frappé par le spectacle féerique des grandes eaux, et par la splendeur du palais et du musée de Versailles.

24 juillet.

J'ai visité avant-hier le Jardin d'Acclimatation et hier le Jardin des Plantes, et j'ai été enchanté de tous les deux. Le premier m'a plu encore mieux que le

second, quoique celui-ci soit plus renommé. Le Jardin d'Acclimatation contient des plantes et des animaux de tous genres et est très intéressant. Les otaries ou lions de mer sont réellement curieux avec leur glapissement continuel, et l'on ne saurait se lasser de regarder tous les spécimens du règne animal qui nous entourent. Au Jardin des Plantes on voit le fameux muséum d'histoire naturelle et l'on s'intéresse surtout à l'éléphant et aux grands fauves, les lions et les tigres. On pense surtout à Buffon et à sa statue portant cette belle inscription : "*Majestati naturæ par ingenium*," "génie égal à la majesté de la nature."

En sortant du Jardin des Plantes j'ai pris le bateau sur la Seine, près du magnifique pont d'Austerlitz, et je me suis rendu au Louvre où j'ai passé plusieurs heures au musée. On ne peut perdre son temps à Paris ; si l'on a un moment à soi, on peut toujours le consacrer à l'étude d'un musée ou d'un monument.

Aujourd'hui j'ai été à St. Denis pour voir les tombeaux des rois. Par le tramway de l'Opéra on arrive en trois quarts d'heure à la ville rendue célèbre par l'abbaye et la basilique de St. Denis. De grands souvenirs de l'histoire de France sont attachés à la vieille cathédrale de Suger, conseiller de Louis VII et régent de France pendant la croisade de ce roi. Ce fut Suger qui continua les chroniques de St. Denis et qui adopta pour étendard royal l'oriflamme, la bannière de l'abbaye. Les rois de France, par une fiction, se considéraient les vassaux de l'abbé, et l'on sait que leur cri de guerre était : " Montjoye, St. Denis."

A partir de Dagobert Ier les rois furent inhumés dans la cathédrale, mais leurs monuments étaient en partie détruits lorsque St. Louis fit construire des mausolées dans le chœur. Jusqu'à Henri IV on construisit des

monuments pour les membres de la famille royale, mais après ce temps on déposa les bières dans la crypte. A la Révolution, par ordre de la Convention, on détruisit plusieurs des monuments, mais Alex. Lenoir avait réussi à en conserver les plus importants, et à la Restauration ceux-ci furent replacés à St. Denis. Louis XVIII fit mettre dans la crypte ce que l'on put recueillir des cendres de ses aïeux, ainsi que les restes de Louis XVI et de Marie Antoinette, en mémoire desquels il fit aussi construire l'admirable Chapelle Expiatoire. Louis XVIII fut inhumé à St. Denis en 1824, et il est le seul roi dont la dépouille certaine repose dans la vieille cathédrale. A côté de son cercueil se trouve celui du duc de Berry, assassiné en 1820, le père du comte de Chambord, qui fut le dernier des Bourbons de France.

Les mausolées à St. Denis sont très imposants, surtout ceux de Louis XII et d'Anne de Bretagne, de François Ier et de Claude de France, de Henri II et de Catherine de Médicis. On voit aussi avec intérêt le tombeau de Bertrand Du Guesclin, le vaillant connétable qui aida si bien Charles V à réparer les désastres du règne de Jean, le vaincu de Poitiers.

St. Denis est une ville de cinquante mille habitants et il y a bien plus d'animation et d'activité qu'à Versailles.

26 juillet.

Hier j'ai consacré plusieurs heures à visiter le cimetière du Père Lachaise. C'est là que sont enterrés beaucoup de grands hommes, et il s'y trouve d'admirables monuments. Le premier tombeau que j'aie aperçu en entrant au cimetière a été celui de Walewski, ce fils naturel de Napoléon Ier qui fut ministre sous Napoléon III, et qui avait le bon goût de ne pas se glorifier, comme Morny, de son origine royale.

Le tombeau qui attire le plus l'attention est celui d'Abélard et d'Héloïse, les deux parfaits amants. Parmi les tombeaux les plus intéressants sont ceux de Raspail, le patriote, le savant, le philanthrope, de Thiers, "le libérateur du territoire," l'historien du Consulat et de l'Empire, de Casimir Périer, le grand ministre de Louis-Philippe, dont le petit-fils ne se montra pas à la hauteur de son nom, de Molière, l'inimitable poète comique, de La Fontaine, le naïf et profond fabuliste, de Musset, l'immortel auteur des "Nuits," des maréchaux Masséna, Suchet, MacDonald, Kellermann, Lefebvre, de Champollion qui découvrit la clef des hiéroglyphes et nous permit de comprendre l'antiquité égyptienne. On ne pourrait citer les noms de tous les hommes illustres qui reposent dans l'immense nécropole du Père Lachaise ; à chaque pas on voit un nom célèbre, et l'on fait une étude littéraire, historique et scientifique en lisant les inscriptions qui se trouvent sur les tombes innombrables du cimetière.

Aujourd'hui je suis allé à Vincennes, dont le château historique date du XIIe siècle et fut aussi une prison d'Etat. C'est là que furent emprisonnés le duc de Beaufort, "le roi des halles," et le grand Condé, à l'époque de la Fronde. C'est là aussi que Napoléon fit fusiller le duc d'Enghien, petit-fils du prince de Condé. Après le complot de Pichegru et de Georges Cadoudal, le Premier Consul résolut de frapper un grand coup et de jeter la terreur parmi les royalistes. Il fit enlever le duc d'Enghien dans Ettenheim et le fit conduire le 20 mars 1804 à Vincennes. Ce malheureux jeune homme avait servi dans l'armée des émigrés contre la France, mais quand il fut arrêté par Bonaparte il se trouvait sur un territoire neutre. Il fut mené à deux heures du matin devant une commission militaire, et condamné à mort

et exécuté sur-le-champ dans les fossés du château de Vincennes. La mort du prince fut un meurtre, et Bonaparte, qui devait bientôt devenir l'empereur Napoléon, commit un crime qui souillera à jamais sa mémoire. Le duc d'Enghien venait de se marier avec une princesse de Rohan, il était jeune, il était brave, et son sort excitera toujours la pitié de la postérité.

Vincennes est un vrai donjon féodal, avec pont-levis et fossés profonds. C'est maintenant un fort et il y a une nombreuse garnison. Dans la plaine de Gravelle j'ai vu les soldats s'exercer à la boxe et à la savate. Disons ici qu'il est bien malheureux que la France soit obligée de maintenir une si grande armée permanente et que les jeunes gens soient forcés de servir dans l'armée pendant trois ans. Dans l'état actuel de l'Europe il ne saurait en être autrement, mais que d'intelligences, que de bras retirés à l'industrie, au commerce, à l'agriculture! Que nous sommes heureux aux Etats-Unis de n'avoir qu'une armée permanente de vingt-cinq mille hommes!

Je me suis promené longtemps dans le bois de Vincennes qui est presque aussi joli que le bois de Boulogne. J'y ai beaucoup admiré le charmant lac des Minimes.

En revenant de Vincennes je suis allé aux Buttes-Chaumont. A l'endroit où est maintenant ce beau parc s'élevait autrefois le gibet de Montfaucon, de sinistre mémoire. Le parc a un aspect sauvage, et du haut des rochers tombe une magnifique cascade. On arrive par un pont suspendu en fil de fer à un temple corinthien bâti sur une haute colline d'où l'on a une vue superbe d'une partie de Paris. Là où s'ébattait " l'essaim noir de Montfaucon, " on voit aujourd'hui de beaux cygnes blancs auxquels des enfants jettent des morceaux de pain avec de grands cris de joie.

28 juillet.

Une excursion à Saint-Germain-en-Laye est une des plus intéressantes que l'on puisse faire aux environs de Paris. Le château actuel fut bâti par François Ier. L'édifice a l'air féodal, comme le château de Vincennes, et c'est avec grand intérêt que j'ai vu dans les grandes salles la célèbre salamandre enflammée du roi-chevalier et son F couronnée. Que de belles fêtes François a dû donner à Saint-Germain, entouré des belles dames et des galants cavaliers de sa brillante cour. Quoique le château soit maintenant un important musée des antiquités nationales, l'image de François Ier effaçait presque à mes yeux les antiquités des Gaulois et des Francs. Dans la grande salle des Fêtes ou de Mars il me semblait voir le vainqueur de Marignan causant avec la douce Marguerite de Navarre ou écoutant les vers de Clément Marot, pendant que le connétable de Montmorency parlait à la belle duchesse d'Etampes.

Jacques II d'Angleterre, chassé par son peuple en 1688 et reçu en roi par Louis XIV, mourut à Saint-Germain. Thiers aussi y mourut en 1877, et on lui érigea une statue à côté du château.

La terrasse de St-Germain s'élève à une assez grande hauteur au-dessus de la vallée de la Seine que l'on voit serpentant au loin devant soi. La forêt de St-Germain est une des plus belles de France et je m'y suis promené longtemps. En revenant à Paris sur le tramway à vapeur on passe devant Marly-le-Roi, où Alexandre Dumas fils a une maison de plaisance, et devant la Malmaison, résidence de Joséphine, où Napoléon se retira et demeura quelques jours après Waterloo. Le tramway s'arrête à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, et le trajet commencé au château de François Ier finit devant le monument de

Napoléon. Que de bouleversements indiqués par ce fait!

Le quartier du Marais était à la mode au XVIIe siècle et il nous intéresse fort aujourd'hui par les souvenirs historiques. La place des Vosges était autrefois la Place Royale, rendez-vous des beaux-esprits sous Louis XIII. Cette place s'élève sur l'emplacement de l'ancien hôtel des Tournelles, qu'avait habité Bedford, régent de France sous Henri VI, et où mourut dans un tournoi le roi Henri II, tué par Montgommeri, son capitaine des gardes. L'hôtel fut démoli après cet événement funeste, et Henri IV fit construire les bâtiments qui existent encore de chaque côté de la place. On sait qu'une des premières comédies de Corneille fut nommée "la Place Royale". Au milieu de la place s'élève une belle statue équestre en marbre de Louis XIII, érigée par Louis XVIII pour remplacer la statue du roi élevée en 1639 par Richelieu et détruite à la Révolution.

Non loin de la place des Vosges sont le Mont de Piété, l'Imprimerie Nationale, et l'Hôtel Carnavalet où se trouve le Musée des Antiquités parisiennes. Cette dernière maison porte l'inscription suivante :

" Marie de Rabutin-Chantal,
Marquise de Sévigné,
Habita cette maison de 1677 à 1696."

L'hôtel de l'aimable marquise est fort beau et l'on y revoit par la pensée Madame de Sévigné écrivant à sa chère fille ou se préparant à aller rendre visite à son amie, Mme de La Fayette. Le souvenir de ces deux charmantes femmes ne périra jamais, car on lira toujours " la Princesse de Clèves," analyse profonde et délicate du cœur humain, et les admirables "Lettres" de Mme de Sévigné.

En sortant de l'hôtel Carnavalet on va regarder ce qui

reste de l'hôtel Barbette, une tourelle et une fenêtre grillée. C'est là qu'était Louis, duc d'Orléans, en 1407, lorsqu'on vint lui dire que le roi, son frère, voulait le voir. Il se mit en route, et peu après il fut assassiné par les gens de son cousin de Bourgogne, Jean-sans-Peur. Ce meurtre amena les terribles guerres des Armagnacs et des Bourguignons et mit la France à deux doigts de sa perte après Azincourt.

L'ENSEIGNEMENT EN FRANCE.

31 juillet.

Depuis que je suis à Paris rien ne m'a intéressé autant que le concours général des lycées et collèges à la Sorbonne. J'ai été assez heureux pour obtenir une carte d'entrée et j'ai eu une excellente place d'où j'ai pu entendre parfaitement les discours de l'orateur du jour et du ministre de l'instruction publique. L'extrait suivant du "Temps" du 31 juillet donne une bonne idée de ce qui s'est passé : "A midi le ministre arrive, en voiture, escorté par un peloton de gardes municipaux à cheval. Un double cordon d'agents refoule les curieux sur les trottoirs du boulevard Saint-Michel et de la rue des Ecoles.

M. Gréard, vice-recteur, reçoit sur les marches de la Sorbonne, M. Poincaré, qui est accompagné de MM. Liard, directeur de l'enseignement supérieur, Rabier, directeur de l'enseignement secondaire, Xavier Charmes, directeur du secrétariat, Bernard, chef de cabinet, et Grant, secrétaire particulier.

Le ministre entre par la porte du milieu et se rend au salon d'honneur, les tambours battent aux champs, et les gardes à pied forment la haie sur son passage, dans le grand vestibule.

Le cortège se dirige par la galerie de la Faculté des lettres vers le grand amphithéâtre. En tête marchent

les massiers des Facultés, puis viennent les membres du conseil académique, du conseil général des Facultés, du conseil supérieur de l'instruction publique, de l'Institut, du corps diplomatique, etc. Tous ces hauts dignitaires prennent place sur l'estrade, autour du ministre.

La salle est entièrement remplie. Dans l'hémicycle sont assis M. Gérard, les proviseurs des lycées et les professeurs de Faculté ; derrière eux, les élèves. Les professeurs des lycées occupent les gradins. Dans les tribunes et les galeries sont les parents des élèves et les personnes munies de cartes.

La musique de la garde républicaine fait entendre un morceau de son répertoire. Puis M. Poincaré donne la parole à M. Bergson, professeur de philosophie au lycée Henri IV, pour le discours d'usage."

M. Bergson a pris pour sujet, " Le bon sens et les études classiques" et s'est exprimé avec beaucoup d'élégance.

Le discours de M. Poincaré est très beau. En voici quelques passages qui m'ont frappé : "Notre éducation se fait, pour partie, de ce que nous recevons d'autrui et, pour partie, du travail libre de notre volonté. Les leçons de l'école et du collège se complètent, au cours de la vie, par les avertissements des choses et par l'exemple des hommes ; elles s'aiguisent par l'action secrète de la conscience. Notre jeunesse se passe à continuer l'éducation de notre enfance ; notre âge mûr, à perfectionner celle de notre jeunesse ; notre vieillesse à regretter de n'avoir pas le temps de terminer celle de notre âge mûr. Mais nous laissons après nous un peu de cette éducation toujours inachevée et ce peu entre, au bénéfice des générations futures, dans le fonds commun de l'humanité.

Dans cette évolution continue qu'est l'éducation, l'école et le collège ne donneront jamais à l'esprit de l'élève

qu'une orientation première, mais ce qui est indispensable, c'est de marquer exactement cette direction dans le sens du bien et de la vérité.

Nous faisons pour vous, mes amis, ce que nous pouvons. Nous ne répondons pas des déviations lointaines et des accidents imprévus. Nous aiguillons de notre mieux au départ. A chacun de vous, ensuite, de régler sa marche, de surveiller sa route, et de maintenir sa vitesse initiale.

Mais si je répète ainsi, en les unissant à dessein, ces deux expressions fraternelles d'école et de collège, c'est que l'éducation n'a pas, suivant le degré de l'enseignement, de buts distincts et de voies opposées, que l'impulsion, pour être plus faible ici et plus forte ailleurs, doit être partout concordante, que c'est partout la claire et juste perception de la vie qu'il s'agit d'éveiller, et qu'au collège comme à l'école l'œuvre de l'Etat, à moins d'être inerte et inutile, c'est l'initiation, prudente et résolue, de l'enfance à la réalité contemporaine."

Voilà des idées bien libérales, voilà ce que doit être l'éducation moderne ; elle ne doit pas être toujours dirigée vers le passé, elle doit s'occuper du présent et regarder l'avenir en face afin de pouvoir surmonter les difficultés qui pourraient se présenter.

On donna lecture du palmarès, et les élèves vinrent recevoir leurs prix qui consistaient en livres et en une couronne que le ministre on un des hauts dignitaires sur l'estrade posait sur la tête de l'élève. Lorsque le petit-fils de M. Gréard fut appelé celui-ci se leva de son siège et embrassa le jeune garçon sur les deux joues. Cette caresse de grand-père était bien française et fut vivement applaudie. Il y avait un premier prix, un second prix et huit accessits. Parmi cette quantité d'élèves représentant tous les lycées de Paris je m'étonnai de n'en-

tendre appeler que deux noms historiques, d'Argenson et de Maurepas. Cela montre les changements que la Révolution Française a amenés dans la société.

La distribution des prix à Paris ne ressemble en rien aux exercices de fin d'année dans nos collèges ; d'ailleurs les lycées français sont entièrement différents des collèges américains. M. Foncin, secrétaire général de l'Alliance Française, a eu la bonté de me procurer l'autorisation suivante que je reproduis ici pour faire voir quelles sont les formalités à remplir pour visiter les écoles et les lycées à Paris :

"ACADÉMIE
DE PARIS. UNIVERSITÉ DE FRANCE.

Paris, le 13 juillet 1895.

M. Alcée Fortier, professeur à la Nouvelle-Orléans, membre de l'Alliance française, est autorisé à assister à quelques classes dans les établissements ci-après désignés :

Lycée Janson de Sailly, rue de la Pompe.

Collège Chaptal, boulevard des Batignolles.

Ecole Turgot, rue de Turbigo.

Ecole normale d'instituteurs de la Seine et école primaire annexe, 10, rue Molitor.

Monsieur le Proviseur et Messieurs les Directeurs voudront bien faire donner toutes facilités à M. Fortier.

Le Vice-Recteur, GRÉARD."

Muni de cette autorisation je me présentai vers huit heures et demie du matin au lycée Janson de Sailly, situé à Passy, entre Paris et le bois de Boulogne. C'est un établissement magnifique, qui comprend, d'après le prospectus, " quatre collèges réellement distincts, où les élèves, d'après leur âge, forment quatre divisions séparées, qui ne communiquent pas entre elles. Elle ont chacune leur cour de récréation, leurs salles d'études, leurs classes, leurs réfectoires et leurs dortoirs particuliers. Les deux premiers collèges forment le Grand Lycée dirigé par le

Proviseur. Les deux derniers collèges constituent le Petit Lycée."

On reçoit les enfants au lycée dès l'âge de six ans, et ils y restent jusqu'à ce qu'ils aient passé leur baccalauréat entre seize ans et demi et dix-sept ans. On voit que les jeunes gens en France sortent des lycées vers l'âge où, aux Etats-Unis, ils entrent au collège, c'est-à-dire que si l'on prend les classes comme chez nous, *Freshman*, *Sophomore*, *Junior* et *Senior*, les bacheliers en France sont du grade de la classe Freshman ou, plutôt de la classe Sophomore. Il est vrai qu'en sortant du lycée le jeune homme peut se présenter à une des grandes écoles du gouvernement (Ecole normale supérieure, Ecole polytechnique, Ecole centrale, Ecole de Saint-Cyr, Institut agronomique, Ecole des Hautes Etudes, etc.)

Au lycée Janson de Sailly, " l'enseignement religieux est donné aux internes pour qui une dispense spéciale n'a pas été demandée par les parents.

Des conférences sont faites dans chaque division et donnent lieu à des compositions périodiques et à des prix annuels comme les autres enseignements.

Deux aumôniers du culte catholique, un pasteur et un rabbin sont attachés à la maison.

Sur la demande des familles, les externes sont admis gratuitement aux conférences religieuses."

Je regrette de n'avoir pu assister qu'à une seule classe à Janson de Sailly. En arrivant au lycée j'ai demandé à voir M. le Proviseur, et son secrétaire m'a dit qu'il venait de sortir de son bureau avec M. l'Inspecteur. On m'a prié d'attendre dans une antichambre, où par les fenêtres j'ai pu voir les garçons jouer dans la cour. Ce n'est pas le temps qui m'a manqué pour faire une étude des jeux des élèves, car M. le Proviseur ne revenait pas. Au bout d'une heure d'attente j'ai demandé au secrétaire

si je ne pourrais pas visiter le lycée avec une autre personne qu'avec M. le Proviseur. Le secrétaire a paru terrifié et s'est écrié: "Oh! Monsieur, visiter le lycée en l'absence de M. le Proviseur!" J'ai attendu encore une demi-heure, puis de guerre lasse je suis parti. Je suis revenu l'après-midi à deux heures, et j'ai eu le bonheur de rencontrer M. le Proviseur. Ce monsieur m'a parfaitement reçu et a répondu avec grande courtoisie aux nombreuses questions que je lui ai posées au sujet de l'enseignement en France. Je n'ai pu m'empêcher de lui témoigner mon étonnement qu'on m'ait fait attendre une heure et demie dans une antichambre sans me permettre de visiter l'établissement en son absence. Je lui ai dit que, dans mon pays, un professeur d'un lycée de France viendrait visiter un de nos collèges qu'il n'attendrait pas cinq minutes. En l'absence du Président n'importe lequel des professeurs se ferait un plaisir de le conduire dans tout le collège. M. le Proviseur m'a dit que ce qui m'était arrivé était le résultat du système de centralisation à outrance en France. Il m'a ensuite présenté à M. le Censeur qui m'a conduit à une classe de latin, de troisième, je crois. La classe lisait un extrait de Sénèque, mais le professeur m'a dit que le livre ordinaire de la classe était Tite-Live, ce qui m'a paru un grade avancé pour des garçons de treize ou quatorze ans. La prononciation du latin est entièrement française et diffère complètement de celle des collèges d'Amérique. Les élèves commencent le latin et le grec un an plus tôt que chez nous, et je crois qu'on a raison en France. La chaire du professeur est sur une estrade et les élèves sont sur des gradins. J'ai été très content du mode d'enseignement, quoiqu'il m'ait semblé que le professeur parlait un peu trop de Sénèque et ne posait pas assez de questions aux élèves. Dans une classe de jeunes élèves il vaut mieux

que ceux-ci traduisent le latin et expliquent la construction grammaticale que d'écouter le professeur faire une sorte de conférence sur l'auteur dont on lit l'ouvrage.

En sortant de la classe de latin je fus invité par M. le Censeur à revenir le lendemain matin au lycée. Je fus fidèle au rendez-vous, mais à ma grande surprise M. le Censeur m'annonça que les élèves subissaient leurs examens de passage et que la présence d'un étranger pourrait les embarrasser. Je fus étonné de ce raisonnement, car d'après la lettre de M. Gréard toutes facilités devaient m'être données pour étudier le système de l'enseignement à Paris, et il n'y a pas de meilleur moyen de se rendre compte de ce qu'a fait une classe que d'assister aux examens de cette classe. Je me dis à moi-même que le lycée Janson de Sailly était un lieu peu hospitalier ou bien qu'il y avait là le *formalisme*, le *red tape* à outrance.

Je me rendis immédiatement à l'Ecole normale d'instituteurs de la Seine, et là je reçus l'accueil le plus cordial. Je n'attendis pas une minute et j'assistai aux examens de passage de plusieurs classes : de grammaire française, de mathématiques, d'anglais et d'explication de textes littéraires français. L'examen de grammaire ne fut pas brillant, et je vis que les élèves en France ne se distinguent pas plus dans cette branche qu'en Amérique. L'examen d'explication de textes fut très bon, et celui d'anglais très intéressant. L'examen de mathématiques fut satisfaisant. Les élèves se présentent quatre ou cinq à la fois devant deux professeurs et sont questionnés oralement par ceux-ci.

Je désirais voir le Collège Chaptal, dont m'avait souvent parlé mon ami, M. le Dr. Devron, ancien élève de cette institution, et ce fut avec grand plaisir que je m'y rendis. Je fus admis immédiatement et j'assistai à la classe de littérature de M. Hinzelin. Au Collège

Chaptal il y a deux classes de professeurs, les *professeurs généraux* et les *professeurs spéciaux*. Les premiers sont chargés : "1o. d'assister aux cours faits par les professeurs spéciaux d'une division ; 2o. de dresser le classement hebdomadaire des élèves de cette division."

M. Hinzelin est un professeur spécial et un poète de talent. J'assistai avec beaucoup d'intérêt à une conférence qu'il fit sur Alfred de Musset. Il fit une analyse critique des principales œuvres du poète et récita des centaines de vers. Quelques-unes de ses remarques me frappèrent. Il dit que les " Marrons du Feu " étaient une parodie de l'"Andromaque'" de Racine, et fit une intéressante comparaison entre ces deux ouvrages. Il dit aussi que Musset ressemble à La Fontaine, qu'il affecte la paresse comme le grand fabuliste, qu'il a *dérimé* ses pièces à plaisir. Le rôle de M. Hinzelin se borne à donner des conférences aux élèves ; ceux-ci prennent des notes et sont examinés sur ces notes par un autre professeur. Il ne me semble pas que ce système soit bon. De cette manière le professeur n'exerce pas une influence assez directe sur ses élèves.

Je me suis intéressé tout spécialement à la classe d'anglais de M. Gricourt. Ce professeur que j'avais déjà rencontré à l'Ecole normale d'instituteurs de la Seine m'a beaucoup plu. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus aimable. Il parle fort bien l'anglais, sans aucune trace de l'accent français. Sa classe lisait " David Copperfield " de Dickens et traduisait d'une manière très satisfaisante ce roman assez difficile à traduire. M. Gricourt ne croit guère à la méthode naturelle et emploie pour commencer son cours une grammaire anglaise écrite en français. Il tâche, cependant, autant que possible, de parler l'anglais à ses élèves. Il me pria de leur adresser quelques mots en anglais et les questionna sur

ce que je leur avais dit. Ils répondirent fort bien.

Le Collège Chaptal appartient à la ville de Paris et fut fondé par Prosper Goubaux en 1844. Il correspond jusqu'à un certain point à la *Realschule* allemande, c'est-à-dire qu'on n'y enseigne pas le latin et le grec, et qu'on y fait une large place aux sciences physiques et naturelles, aux langues modernes, et à la langue et à la littérature françaises. L'extrait suivant du prospectus explique le but du fondateur : "En organisant, en 1844, le Collège Chaptal, la ville de Paris a eu pour but de créer un établissement où la jeunesse pût trouver, en même temps que les principes et l'instruction générale qui sont la base de toute bonne éducation, un enseignement qui la prépare aux examens exigeant une étude plus spéciale des sciences, aux emplois divers de la banque, de la finance et de l'administration, ainsi qu'aux professions plus particulièrement consacrées à l'industrie, au commerce et à l'agriculture."

Le Collège Chaptal, comme les lycées, reçoit des internes, des demi-pensionnaires et des externes, et l'instruction n'y est pas gratuite. Le bâtiment est immense et très beau. A. Dumas fils et Claretie sont d'anciens élèves du Collège Chaptal. J'eus le plaisir de recevoir une visite de M. Hédoux, secrétaire de l'Association amicale des anciens élèves du Collège Chaptal, à qui M. le Dr. Devron avait eu la bonté de me présenter.

L'enseignement a fait de grands progrès en France depuis la guerre de 1870 et je désire en donner une idée. L'instruction primaire est obligatoire et gratuite et comprend les écoles primaires élémentaires, les écoles primaires supérieures et les écoles normales primaires. Prenons le plan d'études des écoles primaires élémentaires et voyons quels en sont les programmes. Les élèves sont admis dans la *section enfantine* à 5 ans ou à 6 ans, puis

il y a le *cours élémentaire :* deux ans, de 7 à 9 ans ; le *cours moyen :* deux ans, de 9 à 11 ans ; le *cours supérieur :* deux ans, de 11 à 13 ans.

" L'enseignement donné dans les écoles primaires publiques a un triple objet : *éducation physique, éducation intellectuelle, éducation morale.* "

"L'éducation physique a un double but :

D'une part, fortifier le corps, affermir le tempérament de l'enfant, le placer dans les conditions hygiéniques les plus propices à son développement physique en général ;

D'autre part, lui donner de bonne heure ces qualités d'adresse et d'agilité, cette dextérité de la main, cette promptitude et cette sûreté de mouvements qui, précieuses pour tous, sont plus particulièrement nécessaires aux élèves des écoles primaires, destinés pour la plupart à des professions manuelles."

Le travail manuel et la gymnastique des garçons ne diffèrent guère de ce que l'on fait dans nos écoles d'Amérique, quand celles-ci s'occupent de ces branches importantes. La supériorité des écoles en France sur celles de la Louisiane consiste en ce fait, que l'éducation physique est reconnue officiellement comme faisant partie intégrale de l'enseignement et qu'on s'en occupe consciencieusement dans tous les cours. Il est vrai qu'en France les jeux athlétiques ne sont pas aussi populaires qu'en Amérique, et cela vaut mieux ainsi. Si nos élèves, dès l'enfance, avaient obtenu l'éducation physique aussi bien que l'éducation intellectuelle, il n'y aurait pas, dans nos collèges, un tel abus du foot ball, du base ball et du canotage. Ils ne sentiraient pas autant le besoin, arrivés à l'âge de seize ans, des exercices violents auxquels ils se livrent avec excès. "Le travail manuel des filles, outre les ouvrages de couture et de coupe, comporte un certain nombre de leçons, de conseils, d'exercices, au moyen des-

quels la maîtresse se proposera, non pas de faire un cours régulier d'économie domestique, mais d'inspirer aux jeunes filles, par un grand nombre d'exemples pratiques, l'amour de l'ordre, de leur faire acquérir les qualités sérieuses de la femme de ménage et de les mettre en garde contre les goûts frivoles ou dangereux." On voit que les Français sont toujours d'avis que la femme de ménage est nécessaire à la société, et ils ont bien raison. Ils ne veulent pas que la femme devienne *politicienne*, mais ne négligent pas, néanmoins, sa culture intellectuelle et morale.

"L'idéal de l'école primaire n'est pas d'enseigner beaucoup, mais de bien enseigner. L'enfant qui en sort sait peu, mais sait bien; l'instruction qu'il a reçue est restreinte, mais elle n'est pas superficielle. Ce n'est pas une demi-instruction, et celui qui la possède ne sera pas un demi-savant: car ce qui fait qu'une instruction est dans son genre complète ou incomplète, ce n'est pas l'étendue plus ou moins vaste du domaine qu'elle cultive, c'est la manière dont elle l'a cultivé." Voilà d'excellentes idées, et le programme des études s'y conforme. L'étude du dessin et de la musique est obligatoire. Il me semble que le programme est surchargé, trente heures de classe par semaine sont trop de travail pour n'importe quel élève, quel que soit son âge. L'instruction civique, et les éléments usuels des sciences physiques et naturelles enseignés par des leçons de choses, font partie du programme. Ces branches sont trop négligées dans nos écoles primaires en Louisiane.

"L'enseignement moral est destiné à compléter et à relier, à relever et à ennoblir tous les enseignements de l'école. Tandis que les autres études développent chacune un ordre spécial d'aptitudes et de connaissances utiles, celle-ci tend à développer dans l'homme, l'homme

lui-même, c'est-à-dire un cœur, une intelligence, une conscience."

L'élève qui a obtenu le certificat d'études de l'école primaire élémentaire, et qui a passé au moins un an dans le cours supérieur de cette école, sera admis à l'école primaire supérieure. Cette institution correspond au *High School* américain, mais le but en est plus pratique et utilitaire. Dans nos *High Schools* on enseigne presque toujours le latin et quelquefois le grec. A l'école supérieure française on ne s'occupe pas des langues anciennes, et le programme n'est en réalité que le développement logique, pendant trois ans, pour les garçons et les filles. du programme de l'école primaire élémentaire. Pour les mathématiques on enseigne l'arithmétique et les éléments de l'algèbre et de la géometrie. Il y a aussi un cours de tenue de livres et un excellent cours, quoique élémentaire, de droit usuel et d'économie politique.

Le programme d'études des écoles normales primaires ne diffère pas beaucoup de celui des écoles primaires supérieures. On y remarque, cependant, l'étude de la psychologie et de la pédagogie, et les élèves de troisième année s'exercent à la pratique de l'enseignement sous la direction d'un maître spécialement nommé à cet effet. Les écoles ont naturellement pour but de préparer les jeunes garçons et les jeunes filles au rôle d'instituteurs et d'institutrices. Il ne se trouve pas en France d'écoles publiques mixtes, c'est-à-dire pour les deux sexes ensemble, excepté dans quelques hameaux peu populeux, comme dans un si grand nombre d'écoles en Amérique.

L'enseignement secondaire proprement dit se donne dans les lycées et les collèges et n'est pas gratuit. Il est même assez coûteux, mais le gouvernement accorde un certain nombre de bourses dans chaque lycée ou collège. Disons ici qu'on entend par Université de France

l'ensemble du système d'enseignement dirigé par le gouvernement, et par Académie les institutions comprises dans une certaine localité. Ainsi l'Académie de Paris fait partie de l'Université de France et signifie les institutions du gouvernement situées à Paris.

Outre les lycées et les collèges, et les écoles du gouvernement, il y a partout en France des écoles privées et des écoles dirigées par les ordres religieux.

L'enseignemet secondaire se divise en deux parties : l'enseignement secondaire classique et l'enseignement secondaire moderne. Il y a la division élémentaire qui comprend la classe préparatoire et les classes de huitième et de septième ; la division de grammaire qui comprend les classes de sixième, de cinquième et de quatrième ; la division supérieure qui comprend les classes de troisième, de seconde, de rhétorique et de philosophie. Les programmes de l'enseignement secondaire moderne sont à peu près comme ceux du Collège Chaptal, et ne diffèrent pas beaucoup de ceux de la *Realschule* allemande. Dans celle-ci, cependant, on enseigne le latin, mais non le grec qui est remplacé par une étude plus approfondie des mathématiques, des langues modernes et des sciences physiques et naturelles. Dans l'enseignement secondaire moderne français on n'étudie ni le latin ni le grec. Les classes de rhétorique et de philosophie de l'enseignement classique sont remplacées dans l'enseignement moderne par la classe de première (lettres) et la classe de première (sciences). Le baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne donne accès à presque toutes les carrières. Il y a aussi dans les lycées des classes de mathématiques spéciales, où l'on étudie l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la géométrie descriptive, et la géométrie analytique. Dans le cours régulier de mathématiques on n'étudie pas la géométrie descriptive et la géométrie analytique.

L'élève qui a passé son baccalauréat peut se préparer à suivre les excellentes écoles d'enseignement supérieur à Paris, mais il me semble qu'il vaudrait mieux que les études des lycées fussent continuées deux ou trois ans de plus, et qu'il y eût des universités dans les principales villes de France, comme avant la Révolution, et comme en Amérique et en Allemagne aujourd'hui. Le système d'enseignement des lycées me paraît très judicieux, mais je crains qu'il n'y ait du surmenage dans l'étude du grec et du latin. Les programmes de ces deux branches me paraissent surchargés. J'aime beaucoup l'enseignement des langues vivantes, allemand et anglais, commencées dans la classe préparatoire et continuées jusqu'à la fin du cours, dans la classe de philosophie et dans les classes de première. Il y a aussi des classes facultatives d'italien, d'espagnol et de russe.

A tout prendre, autant que je puisse en juger, l'enseignement à Paris et, par conséquent, en France est excellent. Le gouvernement n'offre pas, cependant, autant de facilité pour l'enseignement supérieur qu'aux Etats-Unis. Chez nous, dans presque tous les Etats, il y a une Université d'Etat où l'instruction est gratuite. En France toutes les grandes écoles d'enseignement supérieur sont à Paris, et cela doit empêcher bien des jeunes gens de s'élever plus haut que le baccalauréat. Le grand avantage de la France sur les Etats-Unis c'est que l'enseignement primaire élémentaire est obligatoire. Par ce système, dans quelques années, tous les Français sauront lire et écrire, et la France n'aura plus à craindre, comme on l'a dit en 1870, d'être vaincue par le maître d'école allemand.

VOYAGE EN EUROPE EN 1895.

(SUITE.)

Paris, le 5 août 1895.

Le 3 août a eu lieu la séance de clôture des cours de vacances de l'Alliance française. Les professeurs étrangers ne sauraient assez remercier cette patriotique société de l'avantage qu'elle leur offre de suivre d'excellents cours dirigés par d'éminents conférenciers. J'ai suivi avec le plus grand intérêt le cours supérieur, et j'ai entendu des conférences savantes et intéressantes de M. Brunot sur la langue du XVIIe siècle, de M. Jacquinet sur la littérature du XVIIe siècle, de M. Doumic sur les romanciers contemporains, de M. Chailley-Bert sur les institutions de la France, de M. Berr, sociétaire de la Comédie-Française, sur la lecture littéraire et dramatique. J'engage fortement les Américains qui désirent se perfectionner dans l'étude de la langue et de la littérature françaises de suivre avec assiduité les cours de vacances de l'Alliance française. Ces cours seront encore plus complets en 1896 qu'en 1895, et l'on rencontre des personnes très agréables et instruites parmi les auditeurs. M. P. Foncin, secrétaire général de l'Alliance française, met tout de suite à l'aise ceux qui s'adressent à lui, et je dois le remercier sincèrement d'avoir bien voulu m'inviter à donner une petite conférence à la séance de clôture du cours. J'ai eu le plaisir de parler de notre chère Louisiane, de retracer brièvement son histoire et de faire voir l'attachement que portent à la

langue française et à la France les fils des anciens colons qui suivirent en Amérique Iberville et Bienville. M. Foncin est un géographe distingué et ses ouvrages sont enseignés dans un grand nombre d'écoles en France et à l'étranger. Le zèle de M. Foncin, son affabilité, son talent d'orateur, ont beaucoup contribué au grand succès de l'Alliance française, qui compte plus de trente mille adhérents, et dont l'œuvre pour la propagation de la langue française à l'étranger est si utile et patriotique.

Hier, j'ai eu le plaisir de passer une demi-journée à Bagneux, chez M. Henri Vignaud, mon compatriote distingué, qui remplit avec tant de talent les fonctions de premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis. Je suis parti à onze heures quarante de Paris par l'omnibus de l'Avenue d'Orléans, près de la gare de Sceaux, et une demi-heure plus tard, je me suis trouvé à Bagneux. M. et Mme Vignaud m'ont fait l'accueil le plus aimable. Après le déjeuner, M. Vignaud m'a fait visiter son jardin, qui est fort beau, et sa bibliothèque qui est encore plus belle. Il possède une admirable collection de livres concernant l'Amérique, et j'espère qu'il écrira un jour une histoire des pays d'Amérique. Nul ne peut accomplir cette tâche mieux que M. Vignaud qui est, non seulement un diplomate éminent, mais un écrivain distingué.

J'ai passé hier une journée si agréable à la campagne chez M. Vignaud que j'ai accepté avec plaisir l'invitation que m'a faite M. le Dr. Xavier Raspail de venir aujourd'hui déjeuner chez lui, à Gouvieux. Ce petit village se trouve près de Chantilly, à quarante minutes de Paris, et je m'y suis rendu ce matin par le train de 9 heures. Toutes ces petites villes autour de Paris sont intéressantes et se ressemblent. Les maisons sont bâties de pierre, et les rues sont toujours d'une propreté que

nous ne voyons guère dans nos petites villes, et même dans nos grandes villes d'Amérique.

M. le Dr. Raspail est fils du célèbre F. V. Raspail, et a écrit lui aussi des ouvrages estimés, entre autres, une vie intéressante de son père, et des ouvrages sur l'histoire naturelle. Il possède une charmante propriété : jolie maison, grand parc, jardin bien cultivé. J'ai reçu de lui et de Mme Raspail l'hospitalité la plus cordiale. M. Xavier Raspail continue dignement l'œuvre scientifique de son père, et j'espère que sa santé lui permettra d'écrire encore de nombreux ouvrages.

Je me propose de partir demain pour le midi de la France et pour l'Italie. J'ai passé à Paris un mois que je n'oublierai jamais. La semaine dernière j'ai visité le musée d'ethnographie du Trocadéro, le musée Guimet ou des religions orientales, et il ne reste plus à Paris un seul musée où je ne sois allé. Il faudrait des mois pour les étudier, mais on apprend encore beaucoup en les parcourant pendant quelques heures.

Rien ne m'a plus intéressé à Paris que la Comédie-Française, la "maison de Molière." J'y ai vu jouer "Mithridate" et "le Malade Imaginaire." J'ai beaucoup admiré les beaux vers de Racine, ainsi que la grandeur d'âme de Mithridate, et la douceur et le courage de la charmante Monime. C'est en voyant jouer un drame classique français que l'on comprend le charme de cette fine analyse psychologique en laquelle excellaient Corneille et Racine. La longue tirade de Mithridate mourant peut ne pas être vraisemblable, mais elle fait comprendre le caractère du héros, et c'est ce que voulait l'auteur.

Quant au "Malade Imaginaire" il n'y a rien de plus amusant, de plus vrai, malgré l'exagération apparente de certaines scènes qui paraissent un peu grossières aux

hommes de notre temps, mais qui ne choquaient aucunement les hommes et les femmes du brillant XVIIe siècle. Le foyer du Théâtre Français est orné de statues des grands auteurs dramatiques, et j'y ai surtout admiré le beau buste de Voltaire par Houdon.

Marseille, le 8 août.

Je suis arrivé à cinq heures et demie ce soir à Marseille, l'ancienne ville des Phocéens, et je me suis déjà promené sur la fameuse Cannebière. C'est une rue moins large que l'Esplanade à la Nouvelle-Orléans, mais il y règne une animation extraordinaire. Il y a une quantité de cafés avec des tables sur le trottoir, comme à Paris. Demain je vais aller voir la Méditerranée par la célèbre route de la Corniche. J'ai vu la mer un instant près de la ville et je ne sais réellement ce qui est plus bleu, le ciel ou la mer.

De Paris à Dijon la route est très jolie ; on voit les montagnes de la Côte d'Or, et de Dijon à Mâcon et à Lyon le pays est fertile et admirablement cultivé. J'ai trouvé Lyon une grande et belle ville. Il y a la place Carnot avec un beau monument élevé à la gloire de la République, la place Bellecour avec une statue équestre de Louis XIV, et plusieurs autres statues. Le musée de peinture est digne de quelques salles du Louvre. Il y a à Lyon une magnifique église, Notre-Dame de Fourvière, "érigée en exécution d'un vœu porté, le 8 octobre de l'année 1870, au pied de l'autel de l'ancienne chapelle, par Mgr. Ginoulhiac, archevêque de Lyon, parlant, avec une grande foi, au nom du clergé et des fidèles soumis à sa juridiction :

"Voici quels étaient les termes de cette promesse solennelle :

"Nous faisons vœu de prêter un généreux concours à

la construction d'un nouveau sanctuaire à Fourvière, si la très Sainte Vierge, notre Mère Immaculée, préserve de l'ennemi la ville et le diocèse de Lyon.

"La moitié de la France se trouvait alors en proie aux horreurs de la guerre ; l'ennemi approchait de Lyon, et selon toutes les prévisions, ne devait pas tarder à en faire le siège, hélas ! trop facile.

"Le 1er mars 1871, la paix était signée, l'ennemi n'avait pas foulé le territoire du diocèse ; le vœu des Lyonnais était exaucé."

Notre-Dame de Fourvière est bâtie sur une montagne et l'on y monte par un chemin de fer funiculaire. Le coup d'œil est splendide du haut de la tour de l'église. La Saône et le Rhône s'unissent à Lyon, et les deux rivières sont intéressantes. Le Rhône m'a désappointé, ce n'est qu'un ruisseau comparé à notre grand Mississippi. Les ponts sur la Saône et le Rhône sont fort beaux. Lyon possède aussi un ancien Hôtel de Ville avec une statue murale équestre de Henri IV. A côté se trouve le Palais des Arts, en face duquel est une magnifique fontaine par Bartholdi. Le Jardin zoologique et botanique de Lyon est peut-être plus intéressant que le Jardin des Plantes à Paris.

Le trajet de Lyon à Arles est admirable. On côtoie le Rhône presque tout le temps, et la vallée est entre deux chaînes de hautes montagnes, à droite les contreforts des Cévennes et à gauche les Alpes. Au haut des montagnes, sur les rives du fleuve, on voit souvent des ruines des châteaux féodaux.

Je suis content de me trouver en Provence, dans le doux pays des troubadours. Il fait très chaud, mais le ciel est si bleu, la végétation si belle qu'on ne regrette pas le climat plus frais de Paris. On voit partout des

vignes sur les coteaux, des amandiers, des oliviers, et des figuiers après avoir passé Arles.

A Avignon, j'ai vu l'ancien palais des papes, et un peu plus loin, à Tarascon, la ville immortalisée par le Tartarin de Daudet, on voit le palais du bon roi René d'Anjou, père de la terrible et énergique Marguerite, femme d'Henri VI d'Angleterre.

Je me suis arrêté trois heures à Arles et j'ai vu une vraie ville de Provence. J'y ai visité avec le plus grand intérêt l'église Saint-Trophime qui date du IXe siècle, et les ruines des monuments romains. Il y a des colonnes imposantes d'un théâtre romain et des arènes magnifiques très bien conservées. Quatre belles tours sarrasines s'élèvent, curieux anachronisme, au-dessus des arènes. Du haut d'une de ces tours, j'ai admiré le beau pays de Provence et son ciel si pur.

En sortant des arènes j'ai passé par de petites rues étroites et pavées d'un caillou pointu jusqu'à un jardin où je me suis reposé à l'ombre de beaux arbres. La chaleur était intense au soleil, aussi je ne suis pas resté longtemps aux Aliscamps, fameux lieu de sépulture du temps des Romains, et si célèbre encore au moyen âge qu'on en parle dans la chanson de geste de Guillaume au court nez, Guillaume d'Orange, mari d'Orable, la belle Sarrasine.

Les Arlésiennes sont renommées pour leur beauté. Je n'en ai vu que quelques-unes, mais leur type m'a frappé. Elles ont les yeux et les cheveux noirs comme du jais et elles portent un grand ruban noir sur un bonnet de dentelle.

Toulon, le 10 août.

J'ai été enchanté de Marseille, la vieille ville phocéenne et j'y ai passé deux jours très agréables. J'ai mangé de la fameuse bouillabaisse. C'est une sorte de

soupe faite avec du pain et des poissons de différentes sortes. C'est un assez bon plat, mais qui n'a rien d'extraordinaire.

Je ne saurais exprimer l'impression que produit la Méditerranée. Je l'ai vue du haut d'une église construite sur une haute montagne, Notre-Dame de la Garde. Au loin on voit la mer d'un bleu intense, tout près du rivage une demi-douzaine de rochers escarpés et le château d'If, où Dumas a placé son Edmond Dantès, comte de Monte-Cristo. Dans le port se trouvent d'innombrables navires qui témoignent de l'importance du commerce de Marseille. On monte à Notre-Dame de la Garde par un ascenseur littéralement creusé dans le roc et presque à pic.

On a aussi un magnifique coup d'œil de la mer du tramway qui passe dans le chemin de la Corniche. C'est une route en forme de croissant tout le long de la côte sur laquelle Marseille est bâtie. On y voit de charmantes villas et beaucoup d'établissements de bains.

Il n'y a pas de monuments intéressants à Marseille, mais les édifices publics sont fort beaux. Il y a au palais de Longchamp un musée, et un peu en arrière, un jardin zoologique. Il a fait très chaud dans la journée mais les nuits ont été fraîches. J'ai eu le plaisir de rencontrer une vieille connaissance louisianaise, un moustique. A tout prendre la ville de Marseille m'a plu bien mieux que Lyon qui est, cependant, plus beau. J'ai remarqué avec intérêt *l'assent* des Marseillais. Je ne dois pas oublier de mentionner le célèbre Prado, une grande rue plantée d'arbres, la promenade favorite de la ville. J'aurais réellement du plaisir à revoir Marseille.

Je suis parti ce matin à dix heures et j'ai eu l'idée de m'arrêter en passant à Toulon. J'ai été très satisfait pendant quelques heures de ma visite, puis n'ayant pu

voir l'arsenal et le bagne je n'ai su que faire de mon temps. J'ai pris un petit bateau à vapeur qui fait le trajet de Toulon à Tamaris et cela m'a fait plaisir de naviguer dans la baie de Toulon, sur la Méditerranée. J'ai passé à travers l'escadre des navires de guerre français et j'ai vu aussi des navires du siècle dernier, qui servent maintenant de pontons et qui sont curieux comparés aux vaisseaux actuels ; ceux-là si hauts et si lourds avec leurs doubles et triples rangées de sabords, ceux-ci si sveltes, si légers, avec leurs canons longs, immenses, placés sur le pont. La rade de Toulon m'a beaucoup intéressé. Elle est protégée par un nombre infini de forts placés sur des montagnes, dont la plus haute est le mont Faron. J'ai été heureux de voir la fameuse montagne d'où Bonaparte chassa les Anglais du port en 1793. Tamaris est un endroit charmant, on voit déjà qu'on est dans le voisinage de Nice et de l'Italie. Partout s'élèvent des palmiers, et les jardins sont remplis de fleurs aux couleurs les plus brillantes. J'ai remarqué sur le quai une statue colossale en bronze représentant le Génie de la Navigation. En arrière de la statue est l'Hôtel de Ville, orné de belles cariatides par Puget. J'ai remarqué aussi à Toulon le nouveau théâtre qui peut contenir 2000 spectateurs et l'église Sainte-Marie-Majeure. Je me suis promené en tramway dans les environs de la ville, mais on n'y voit rien que des montagnes surmontées de forts, et des vignes, des figuiers, et des oliviers. Je me suis aperçu que l'on était à la veille d'une élection par les affiches politiques collées partout, où le mot "mensonges" se voyait en grosses lettres. Je dois croire que les politiciens de la grande république française n'ont pas plus de respect pour leurs adversaires que ceux de la grande république américaine.

Nice, le 12 août.

Mon neveu, le Dr. L. G. Le Beuf, et sa femme sont arrivés à Nice hier à quatre heures. Ils viennent de Londres qui leur a beaucoup plu. Je suis heureux de pouvoir voyager avec eux car, parfois, je me sens bien triste quand je pense à ma famille dont je suis si loin. Nous partons aujourd'hui pour Monte Carlo où nous passerons deux ou trois heures, et nous arriverons à Gênes à onze heures du soir.

Je suis parti hier matin à six heures et demie de Toulon par le train omnibus qui s'arrête à toutes les stations. J'ai pu voir ainsi parfaitement le pays et le peuple. La côte de la Méditerranée, depuis Toulon jusqu'à Nice, offre un coup d'œil enchanteur. On voit à gauche les Alpes Maritimes et à droite la mer si molle, si douce et si bleue. Au-dessus des Alpes quelques nuages étaient posés, et l'on eût dit d'énormes flocons de neige brillant sur les cimes des montagnes. C'est peut-être à Cannes que le site est le plus joli. La ville est située sur le golfe de la Napoule et, presque en face, se trouvent les îles des Lérins, dont l'une, Sainte-Marguerite, a servi de prison au maréchal Bazaine et au fameux et mystérieux Homme au Masque de Fer. En apercevant l'île il me semblait que je voyais d'Artagnan, comme le raconte si bien Dumas, ramenant à sa prison le frère jumeau de Louis XIV. Nous avons passé aussi au golfe Juan, où Napoléon débarqua en mars 1815, à son retour de l'île d'Elbe. Près de Fréjus on voit un grand nombre de ruines romaines.

Nice nous plaît beaucoup. Ce matin je me suis levé à cinq heures et j'ai gravi une montagne au bord de la mer. De là se déroule un panorama splendide : la ville, placée en amphithéâtre sur la mer, et les Alpes en arrière. Il y a partout des palmiers, des figuiers, et tout autour de Nice se trouvent des bois d'oliviers. J'aurais voulu de-

meurer plusieurs semaines dans ce charmant pays. Nice est la ville natale du maréchal Masséna, dont la statue s'élève sur une place publique, et du patriote italien Garibaldi.

Gênes, le 13 août.

Nous sommes partis hier à une heure de Nice, et nous nous sommes arrêtés à Monte Carlo, dans la principauté minuscule de Monaco. Le château du prince est situé sur un rocher élevé, au bord de la mer, et la ville est très pittoresque. La grande attraction, cependant, est le fameux salon de jeu à Monte Carlo. Le casino où l'on joue est une bâtisse splendide, et les salons sont d'un luxe presque comparable à celui de la galerie des glaces à Versailles. Il était curieux de voir tout ce monde autour des tables, et l'on pouvait faire une triste étude des passions humaines les plus basses. Que de drames ont eu lieu dans ces salons dorés ! Cela me semblait étrange de me trouver avec des joueurs, moi qui ai une telle horreur du jeu.

Nous sommes arrivés à la frontière vers cinq heures, et là on a examiné nos bagages, surtout pour voir si nous avions du tabac. La route de Vintimille jusqu'à Gênes est jolie et pittoresque. La première chose que nous ayons vue en arrivant à Gênes est une belle statue de Christophe Colomb érigée sur une place à côté de la gare. Il y a dans la ville des palais somptueux en marbre et en pierre. Nous avons pris une voiture et dans quelques heures nous avons vu presque toute la ville. La cathédrale est du douzième siècle et construite de marbre noir et de marbre blanc. Je n'ai jamais vu d'église plus imposante. Nous avons visité le palais du célèbre amiral Doria, le contemporain de François Ier. On y voit des sculptures par Michel-Ange et des pièces d'orfèvrerie de Benvenuto Cellini. Nous avons visité aussi l'Université

dont la colonnade est admirable. Le port de Gênes est un des ports les plus importants de l'Italie et de la Riviera de la Méditerranée. Nous partons aujourd'hui pour Pise et nous arriverons demain soir à Rome.

Pise, le 14 août.

Nous sommes partis de Gênes vers midi et nous sommes arrivés à Pise à cinq heures. Il faisait excessivement chaud pendant la route, mais c'était intéressant de voir toutes ces villes italiennes le long de la mer, et de hautes montagnes en arrière. Peu après avoir quitté Gênes nous avons vu les Apennins qui m'ont paru plus hauts que les Alpes Maritimes.

Pise est une ville tout à fait vieille et a eu une histoire intéressante pendant le moyen âge. Elle a été une république importante et la rivale de Gênes, mais elle est tombée plus tard sous le joug de Florence, et on y voit partout les anciens palais avec les armes des Médicis, et les statues de ces marchands devenus princes. L'Arno traverse la ville, et les quais le long de la rivière sont larges et beaux. Pise nous intéresse beaucoup et nous nous sommes promenés en tous sens dans la ville. La cathédrale est magnifique ; nous y sommes entrés pendant qu'on disait les vêpres. L'archevêque officiait et nous l'avons vu bénir les fidèles à sa sortie de l'église. Il est parti dans une voiture attelée de deux chevaux superbes.

La tour penchée est la chose la plus intéressante à Pise ; elle a cent quatre-vingts pieds de haut et elle est construite d'un marbre admirable. Elle penche comme si elle allait tomber et, cependant, il y a des centaines d'années qu'elle est ainsi. J'ai acheté une jolie petite tour en marbre de Carrare. Cette célèbre carrière

n'est pas loin de Pise et nous y sommes passés il y a quelques heures.

Nous partirons pour Rome demain matin à quatre heures. Il me tarde de me trouver dans la "Ville Eternelle."

ALCÉE FORTIER.

(A suivre.)

VOYAGE EN EUROPE EN 1895.

(SUITE.)

Rome, le 15 août.

Rome ! Je puis à peine croire que je suis dans la ville aux grands souvenirs historiques. Nous sommes arrivés hier à dix heures et demie du matin, après un voyage fatigant de Pise, que nous avions quittée à trois heures moins un quart. La route de Pise à Rome n'est pas intéressante ; le pays n'est pas montagneux comme de Gênes à Pise, et les champs sont mal cultivés. On y voit des vignes et du maïs, et aux environs de Rome se trouve une grande plaine, nommé la Campagna, qui est, dit-on, très malsaine. Nous avons l'intention de prendre cinq grains de quinine par jour, et j'espère bien que nous échapperons à la fièvre romaine.

La ville est grande et belle et il y a quelques rues magnifiques. L'hôtel où nous sommes est sur le Corso, la rue la plus animée de Rome. Elle est splendidement éclairée à la lumière électrique, et ce soir, à cause de l'Assomption, un grand nombre de maisons sont illuminées par des lanternes chinoises. A trois ou quatre

rues de notre hôtel il y a une place, entourée de beaux palais, et au milieu se trouve une colonne érigée par l'empereur Marc-Aurèle. Tous les soirs on y fait de la musique, et cela produit un effet étrange de voir cette foule si gaie et si moderne circulant autour de cette vieille colonne romaine, et les descendants, ou plutôt les successeurs des Romains, ne parlant même plus la langue de ceux-ci. On ne peut dire, cependant, que physiquement, les Romains d'aujourd'hui aient dégénéré. Ce sont généralement de beaux hommes, et les soldats, surtout, sont magnifiques et portent un charmant uniforme.

Je suis étonné de voir les journaux vendus dans les rues par des femmes, et j'achète la *Tribuna* que je lis avec grand intérêt. Les journaux illustrés présentent une entrevue entre le roi Humbert et le général Baratieri, où le monarque fait l'accueil le plus chaleureux au général en chef de l'armée d'Abyssinie. Je suis resté longtemps sur la place Colonna, et cela m'a fait plaisir d'entendre parler l'italien tout autour de moi et de pouvoir poser aux Romains quelques questions en cette belle langue.

Hier j'ai été à St. Pierre. On est un peu désappointé en voyant l'extérieur de la cathédrale, mais les colonnades, avec l'obélisque et les fontaines au milieu, sont admirables. L'intérieur de l'église est grandiose et imposant. La chose la plus curieuse est une statue en bronze de St. Pierre, dont le pied droit est à moitié usé par les baisers des fidèles. Le tombeau de l'apôtre est au milieu de l'église sous un baldaquin où brûlent perpétuellement une centaine de belles et grosses lampes. On éprouve un profond sentiment de vénération devant le sépulcre du disciple du Christ dans la cathédrale de la chrétienté.

Un grand nombre de papes sont ensevelis dans l'église et presque tous les autres sont dans les cryptes. Les statues des papes sont en général des œuvres d'art et on ne peut décrire tous les monuments et les tableaux que renferme l'église. Il y a des confessionnaux pour entendre les confessions en onze langues différentes. Le Vatican est à côté de St. Pierre ; on s'y rend par la colonnade à la droite en descendant de l'omnibus. Le trajet de la place de Venise à la place St. Pierre est très intéressant. On traverse le Tibre près du Château Saint-Ange, et on se sent transporté au temps des anciens Romains, en contemplant les eaux limoneuses du fleuve célèbre sur les bords duquel se trouvait l'*Urbs*, la *Ville*, capitale de l'*Orbis*, le *Monde*.

Nous avons passé plusieurs heures aujourd'hui au musée du Capitole. Rien ne peut donner une idée des sensations qu'on éprouve en voyant le mont Capitolin, au-dessus duquel s'élèvent le Palais Sénatorial et le Musée, et de l'autre côté de la rue, à une vingtaine de pieds au-dessous du niveau de la Rome moderne, la Rome antique, le Forum où ont eu lieu tant de grands événements.

Le musée du Capitole renferme des statues admirables de l'antiquité, entre autres le Gladiateur Mourant et la Vénus du Capitole. La Vénus de Milo au Louvre ne me paraît pas aussi belle que celle du Capitole. Les formes de cette statue sont l'idéal du beau et font voir le culte qu'avaient les anciens pour la beauté, de même que le célèbre Gladiateur indique leur culte pour la force.

En sortant du Capitole nous sommes allés à la Casa Tarpeia, où, dans un joli jardin, on nous a fait voir ce qu'on dit être la roche tarpéienne. Manlius ne courrait guère que le risque de se rompre une jambe, si on le précipitait aujourd'hui du haut de la roche. Il tomberait

d'une hauteur de dix ou douze pieds dans la petite cour d'une vilaine maison située au bas de la Casa Tarpeia. Non loin de cette maison se trouve le palais Caffarelli, résidence de l'ambassadeur d'Allemagne, et nous n'oublierons jamais l'eau si pure et si fraîche que nous avons bue à une fontaine adossée au palais. Quand on pense que cette eau est conduite à Rome par des aqueducs construits il y a deux mille ans on est émerveillé. Ces aqueducs s'élèvent comme les murailles d'une forteresse dans la Campagna, et c'est la première chose que l'on aperçoive en arrivant à Rome.

Aujourd'hui au Capitole, demain au Forum ! Ne se croirait-on pas contemporain de Cicéron, de César et d'Auguste ?

Rome, le 17 août.

Je suis allé deux fois au Forum Romain, à l'endroit où Cicéron prononçait ses admirables discours. On voit encore les Rostres, c'est-à-dire la tribune aux harangues. Il y a huit colonnes du temple de Saturne, trois de celui de Vespasien, un arc de triomphe de Septime Sévère, trois colonnes du temple de Castor, le portique des Douze Dieux, très bien conservé, un grand nombre de ruines de maisons et de temples, un arc de triomphe de Titus, réellement charmant, un arc de triomphe de Constantin, immense et qu'on croirait bâti de nos jours, enfin un peu plus loin le Colisée. Il ne reste qu'un tiers de ce gigantesque édifice, mais cela suffit pour donner une idée de ce qu'il devait être. Il pouvait contenir 87,000 spectateurs et c'était là que les empereurs avaient leurs combats de gladiateurs et de bêtes féroces. Des milliers de chrétiens ont été sacrifiés dans l'arène.

C'est en contemplant le Colisée qu'on se rend compte de la vie étrange que menaient les Romains à la fin de

la République et du temps de l'Empire. Ne rien faire et aller au Colisée, voilà la vie d'une grande partie du peuple romain. Aussi-quelque vil que fût l'empereur la populace l'adorait s'il donnait *parem et circenses.* Même Néron était populaire. On voit les ruines de la Maison Dorée de ce monstre au Forum.

La colonne Trajane a servi de modèle pour la colonne Vendôme à Paris, seulement elle est en marbre et la colonne de Napoléon est en bronze. A la place de la statue de Trajan on a mis celle de St. Pierre, ce qui est un curieux anachronisme. La statue de St. Paul surmonte la colonne de Marc-Aurèle.

Une des choses les plus étonnantes ici c'est la prison Mamertine. C'est un souterrain où Jugurtha mourut de faim, où furent étranglés les complices de Catilina, et enfin où fut emprisonné St. Pierre avant son martyre. On voit les chaînes du saint, sa figure empreinte par un miracle, dit-on, sur la pierre du mur, et la fontaine qu'il fit jaillir du pavé pour baptiser les prisonniers qui étaient avec lui. C'est un lieu horrible.

Hier nous avons visité au Vatican la Chapelle Sixtine, les chambres peintes par Raphael, et le musée de peinture. Il n'y a rien de supérieur en fait d'art. D'une des fenêtres du musée nous avons pu jeter un coup d'œil sur le jardin du Vatican. C'est un endroit charmant, et la résidence du pape est presque une petite ville. Les gardes du Saint-Père sont des Suisses, et leur costume si ancien m'a fort intéressé. J'ai vu aussi le Musée National, et la galerie Barberini où se trouvent la Fornarina de Raphael et la Béatrix Cenci de Guido. La Fornarina a des traits étranges et sensuels, et Béatrix une figure d'ange.

Ce matin je suis allé au musée des antiques du Vatican ; c'est le plus beau du monde. C'est là que se trouvent

le fameux Apollon du Belvédère, le Laocoon et le Nil. J'y ai remarqué aussi la Vénus de Cnide, le Discobole, un Bacchus barbu, un Méléagre, et deux admirables sarcophages en porphyre, de Sainte-Hélène, et de Constantia, fille de Constantin. Pour se rendre au musée des antiques du Vatican il faut faire le tour de la cathédrale Saint-Pierre, et c'est seulement alors qu'on se rend compte de l'immensité de cet édifice. J'étais exténué par la chaleur et la fatigue lorsque je suis arrivé à la porte du musée.

J'ai visité aussi la bibliothèque du Vatican. Elle est si grande qu'on fait un mille en allant au bout et en revenant. Elle contient tous les cadeaux en vases et en objets précieux faits aux papes. J'y ai vu la plus belle Bible illustrée et aussi la plus ancienne. Dans l'après-midi nous sommes allés voir l'église St. Paul. Elle est à quelque distance de Rome, hors des murs dont la ville est entièrement entourée. Pour aller à St. Paul on passe devant le mont Aventin et aussi devant le mont Testaccio qui a plus de cent pieds de haut et qui est formé en entier des débris des grandes amphores qu'on déchargeait dans le port. La pyramide ou tombeau de Cestius est située à la porte St. Paul, ainsi que le cimetière protestant. L'église St. Paul est magnifique, de même que toutes les églises de Rome, d'ailleurs. Souvent l'extérieur ne produit aucun effet, mais dès qu'on entre dans l'église on est frappé par la splendeur des fresques, des marbres et des colonnes.

En sortant de St. Paul nous avons été à la belle place du Peuple, et de là à la Villa Borghese, hors des murs aussi. Il y a un beau jardin et un musée qui, malheureusement, était fermé. C'est là qu'est la statue par Canova de la belle Pauline, sœur de Napoléon, en Vénus. Nous avons terminé la journée par une promenade au

Pincio, un parc sur une haute colline d'où l'on voit toute la ville. C'est à Napoléon, roi d'Italie, qu'on doit ce parc. On rencontre partout les traces de cet homme extraordinaire.

La Rome ancienne est ensevelie sous la Rome moderne, et je pense qu'un jour on trouvera encore bien des chefs-d'œuvre des Romains. Je ne puis me lasser de contempler les ruines des monuments et des maisons de ce peuple de géants. J'observe avec attention les personnes que je rencontre. Le type à Rome est beau et les femmes du peuple sont jolies quand elles sont jeunes. Beaucoup d'entre elles portent un corset rouge par-dessus leur robe ou un châle blanc bordé de rouge. Au Pincio j'ai vu une voiture traînée par deux ânes minuscules et conduite par un petit garçon de cinq ou six ans. J'ai pensé tout de suite à mon petit James aux cheveux blonds.

Il y a eu une élection aujourd'hui, et depuis hier les palais de marbre, les églises, les magasins, sont couverts d'affiches. J'ai remarqué sur les affiches, comme à Toulon, les mots "mensonges," "calomnies," et "ne votez pas pour Baldassare Odescalchi," "votez pour Avelloni," "votez pour Giuseppe del Felice." Odescalchi est un prince dont le nom se voit sur de vieux monuments dans les églises, et les socialistes ne veulent pas de lui.

Le soleil est brûlant, mais les nuits sont fraîches, et à l'ombre il y a toujours une bonne brise. L'eau à boire est abondante et excellente. Je suis étonné de voir qu'un grand nombre de rues n'ont pas de trottoirs, et on ne s'en sert guère dans celles qui en ont. On marche autant sur le pavé de la rue que sur le trottoir, qui est très étroit. J'aime à errer à l'aventure dans les rues pour voir le peuple tel qu'il est.

Rome, le 19 août.

Hier nous avons eu une journée bien employée. A neuf heures nous sommes allés à la messe à St. Pierre, la grande cathédrale. L'église est presque entièrement vide et il n'y a que quelques bancs pour s'asseoir. A Paris, à Notre Dame, il y a des chaises pour lesquelles on paie deux sous. On disait la messe des prélats à un des petits autels. Quatre prêtres officiaient et il y avait deux archevêques et une quarantaine de prêtres. La musique et le chœur composé de voix d'hommes seulement, mais voix féminines plutôt que masculines, étaient très beaux. Cela m'a beaucoup intéressé de voir cette imposante cérémonie. Un jeune homme qui se trouvait à côté de nous nous a donné beaucoup de renseignements sur l'église, et nous a dit qu'il était le marquis Luccioli, fils d'un général du pape.

Après la messe je suis allé chercher une permission pour visiter le palais du roi et le Château St. Ange. Le palais de sa Majesté Humbert est situé sur le mont Quirinal; c'était l'ancienne résidence d'été des papes, mais Victor-Emmanuel la leur a enlevée. La demeure du roi est réellement splendide. Nous avons visité toutes les pièces du palais, excepté les chambres à coucher. Le roi et la reine ne sont pas à Rome en ce moment. La reine Margherita est très jolie et le roi est très laid. Le boudoir de la reine, la salle à manger, la salle du trône sont meublés et ornés avec un luxe inouï. Partout des tapisseries des Gobelins, des peintures et des dorures. Le roi est populaire comme son père et mérite de l'être; j'aurais voulu le voir.

Le Château St. Ange fut construit par Adrien comme mausolée pour lui et ses successeurs, et plusieurs empereurs furent ensevelis dans cet édifice. Lors d'une peste en 590 le pape St. Grégoire le Grand crut voir sur le

haut du mausolée St. Michel remettant son épée au fourreau, indiquant ainsi que la peste avait cessé. C'est ce qui fit donner au tombeau d'Adrien le nom de Château St. Ange. Au haut de l'édifice il y a un St. Michel colossal en bronze remplaçant une statue en marbre qui est maintenant à l'intérieur du château. Les papes firent ajouter un étage au mausolée et s'en servirent comme forteresse depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Il y a une communication secrète entre le Vatican et le château et en cas d'alarme, le pape allait se réfugier dans le tombeau d'Adrien, qui est presque inexpugnable. Il y a les appartements privés des papes, admirablement ornés de fresques par les plus grands peintres. Il y a aussi dans le château des cachots affreux où furent emprisonnés Benvenuto Cellini, le grand orfèvre, Béatrix Cenci et sa belle-mère. Ces deux femmes furent accusées d'avoir empoisonné l'une, son père, l'autre, son mari. On montre la salle où Béatrix fut torturée. Elle n'avait que seize ans et était d'une beauté angélique. Elle fut décapitée, ainsi que sa belle-mère et son frère, sur le pont en face du château. Le sort tragique de Béatrix a beaucoup ému le peuple, et jusqu'à présent on parle d'elle avec pitié à Rome. L'illustre poète anglais Shelley a consacré à Béatrix un admirable drame.

Du temps des empereurs il y avait tout autour du château, aux différents étages, des statues en marbre. Pendant le siège de Rome par les Goths on jeta les statues sur les assiégeants, et plus tard, on en fit des boulets de canon, dont on en voit un grand nombre dans la cour du château.

En sortant du château St. Ange je suis allé à l'église St. Jean de Latran. C'est l'église du pape comme évêque de Rome ; à St. Pierre il est évêque de toute la chrétienté. L'église est magnifique ainsi que le cloître qui y

est attaché, et tous deux contiennent les reliques les plus sacrées. A côté de l'église du Latran est une autre église qui contient l'escalier sacré, c'est-à-dire l'escalier par lequel Jésus monta chez Ponce Pilate. Il y a vingt-huit marches et on ne peut y monter qu'à deux genoux. Chaque marche donne droit à onze ans d'indulgences.

Il y a partout ici des souvenirs historiques, tant anciens que modernes. J'ai vu la maison du célèbre poète comique Goldoni, celle où Shelley écrivit son "Prométhée" et "les Cenci," et le palais Balestro où vécut longtemps et mourut le Cardinal d'York, Henri IX, le dernier des Stuarts. Il n'y a rien de plus intéressant à Rome que les Thermes de Dioclétien. C'est là que se trouvent le Musée National, dans un ancien couvent de chartreux, et l'église Ste-Marie des Anges. Les cellules des religieux sont fort curieuses à voir. Les moines n'en sortaient jamais et ne communiquaient avec personne. A chaque cellule était attaché un petit jardin. Quelques fleurs et un petit coin du ciel bleu suffisaient à ces hommes qui ne vivaient pas pour la terre mais pour les cieux.

Nous avions espéré voir le pape, mais l'ambassadeur américain n'étant pas à Rome nous n'avons pu obtenir une audience. Je le regrette, car Léon XIII est un homme d'un grand génie et d'un grand caractère. Nous partons ce soir pour Naples ; nous garderons un souvenir ineffaçable des six jours que nous avons passés à Rome.

VOYAGE EN EUROPE EN 1895.

(SUITE.)

Naples, le 21 août.

Nous sommes arrivés à Naples à onze heures et demie du soir, après une route très fatigante. Nous avons passé devant la célèbre ville de Capoue, où Annibal a trouvé les délices qui l'ont empêché de prendre Rome et qui l'ont conduit à Zama. Ce pays s'appelle la Campagne Heureuse et il est, en effet, fort beau; très montagneux et pittoresque.

Je me suis levé de bonne heure hier matin et j'ai été me promener sur le quai de la baie de Naples. La vue est ravissante, encore plus belle qu'à Nice. La mer et le ciel sont d'un azur admirable, et du côté gauche de l'amphithéâtre, s'élève le Vésuve, dont le cratère est toujours en ébullition. Le soir on voit des lueurs rouges au haut de la montagne et sur les flancs, et dans la journée une fumée épaisse est visible de l'hôtel où nous sommes.

Nous sommes partis hier à onze heures pour Pompéi et nous y sommes arrivés à midi. Nous avons vu en passant la petite ville de Portici, immortalisée par l'opéra, "la Muette de Portici," l'île d'Ischia, l'île de Capri où demeurait Tibère et d'où il lançait ses ordres cruels, l'île de Procida, où Lamartine a rencontré Graziella, Sorrente, dont il parle dans son "Premier Regret," et Castellamare.

Il faut payer deux francs pour entrer à Pompéi, et la visite dure environ trois heures. Cela produit une impression extraordinaire de se trouver dans une ville dé-

truite depuis dix-huit cents ans et retrouvée de nos jours. Les rues ont la trace des roues des chariots, et l'on voit sur les fontaines publiques l'empreinte faite sur la pierre par les mains des personnes en s'appuyant sur le rebord des puits. Dans le petit musée de Pompéi se trouvent des pains, des ustensiles de ménage, et plusieurs corps, dont la forme s'est conservée presque parfaite dans la lave. Il y a trois hommes, deux femmes seules, et deux femmes ensemble, la mère et la fille probablement. En regardant l'empreinte de ces corps humains j'ai failli faire comme Théophile Gautier et laisser tomber " une larme en retard de deux mille ans." Il y a aussi des animaux, entre autres un chien bien conservé.

Dans les boutiques des boulangers on voit les meules pour moudre le blé, et dans celles des marchands de vin se trouvent les réceptacles dont ils se servaient. Les temples, les théâtres, les bains, le forum, sont en meilleur état qu'à Rome et donnent une excellente idée de la vie de ce peuple qui vivait presque entièrement hors du foyer domestique. Cependant leurs maisons devaient être très jolies et agréables, à en juger par le luxe des fresques, les fontaines, les jardins et le nombre des pièces. Beaucoup de peintures murales sont parfaitement conservées, et il y en a de fort gracieuses. Il y a en a aussi qui donnent une triste idées des mœurs des Romains au premier siècle de l'ère chrétienne. Ce fut en 79, sous le règne de Titus, surnommé, bien à tort, les *Délices du genre humain*, qu'eut lieu l'éruption qui ensevelit Herculanum et Pompéi.

Nous avons déjeuné à Pompéi, à l'hôtel Diomède, et de là nous sommes partis, mon neveu, sa femme et moi, pour faire l'ascension du Vésuve. Nous avons été à un petit village à quelques milles de la montagne, puis nous avons pris des chevaux. Le mien était dangereux, et le

guide m'a donné le sien qui ressemblait à Rossinante. Nous avons passé pendant quelque temps dans un chemin bordé, des deux côtés, par des vignes qui donnent le vin du Vésuve, appelé aussi " lachryma Christi." En approchant de la montagne la végétation s'est arrêtée et nous n'avons vu que quelques arbres rabougris. Nous avons été à cheval jusqu'aux trois quarts de la montagne, qui a 4000 pieds de haut. Mon pauvre cheval me portait sur son dos et traînait un des guides accroché à sa queue. Ce n'était guère rassurant de se voir sur un chemin étroit et l'abîme au-dessous.

L'endroit où nous sommes descendus de cheval est horrible: on n'y voit que d'énormes morceaux de lave durs comme de la pierre et tordus comme par une main de géant. Ma nièce est montée dans une chaise portée par deux hommes, et mon neveu et moi avons essayé de gravir à pied. Nous n'avons pas pu faire dix pas et il nous a fallu monter dans les chaises aussi. C'était une sensation étrange de se voir porté ainsi par ces hommes suant, haletant, mais ne trébuchant jamais. Tout autour de nous la fumée sortait par les fissures du volcan, et la lave était chaude. Nous avons vu celle de l'éruption de 1884, et je me disais que, d'un moment à l'autre, la montagne pourrait s'entr'ouvrir et nous engloutir dans les flammes. Arrivés presque au haut nous sommes descendus de nos chaises, et traînés par les guides nous sommes arrivés jusqu'au cratère béant, effroyable fournaise. Malheureusement le vent soufflait de notre côté, et la fumée de soufre et de phosphore était si forte que nous avons dû descendre bien vite pour éviter d'avoir le même sort que Pline l'Ancien. Nous avons pu voir, cependant, les lueurs d'un brasier infernal, et d'un côté du volcan nous avons vu la lave incandescente couler le long du monstre enflammé.

Quand nous avons commencé à descendre la montagne il faisait noire nuit et nous nous sommes sentis au pouvoir des dix hommes qui nous accompagnaient. Nous leur avons acheté du vin d'un marchand entreprenant au haut du volcan et nous leur avons promis à chacun un franc pour "macaroni," ce qui est le pourboire napolitain. C'était fantasmagorique de nous voir descendant à la lueur des torches, un homme tenant la bride de nos chevaux et poussant de grands "ah!" pour faire marcher les pauvres bêtes qu'ils rouaient de coups. Arrivés à un petit village au bas de la montagne nous avons pris une voiture et nous sommes allés à la ville de Torre Annunziata Città, d'où nous sommes partis pour Naples à dix heures et demie, fiers de notre ascension mais presque anéantis de fatigue.

Ce matin je suis sorti de bonne heure et j'ai été visiter le musée de Naples. Il contient un grand nombre de peintures trouvées à Pompéi. Il y en a de charmantes, parmi lesquelles j'ai remarqué une femme se regardant dans un miroir avec un air de coquetterie des plus gracieux, ensuite des danseuses trouvées dans la maison de Cicéron, les trois Grâces du temple de Vénus, de petits amours, et deux perdrix près d'une gerbe de blé, l'une portant le blé et l'autre tenant un grain dans son bec. L'état de conservation de ces peintures est réellement étonnant. Le musée contient aussi des ustensiles de ménage du temps des Romains, des statues de Pompéi, des tableaux des grands maîtres, des statues de marbre, d'admirables bronzes antiques et la fameuse mosaïque de la bataille d'Issus.

En sortant du musée j'ai marché dans la principale rue de Naples, la via Toledo ou Roma, pour voir le peuple, et j'ai vu aussi beaucoup de rues latérales. Celles-ci, comme à Rome, n'ont pas de trottoirs, et les

piétons, les voitures, les cavaliers, s'entremêlent d'une manière étrange. Il y a à Naples quelques beaux palais, le théâtre San Carlo, le Castel dell' Ovo, le Castel Sant' Elmo, et de belles églises, mais ce ne sont pas les monuments que l'on admire, c'est la Méditerranée, c'est la baie aux douces vagues bleues. Elles vous attirent, ces vagues enchanteresses, et l'on voudrait s'y élancer pour jouir de leurs tendres et chastes caresses.

Venise, le 25 août.

Nous sommes partis de Naples le 22, à sept heures cinquante du matin, et sommes arrivés à Rome à une heure. Nous sommes repartis à deux heures et demie et sommes arrivés à Florence à 8 heures quarante-cinq du soir. La route était très fatigante; il faisait chaud pendant les deux premières heures, mais ensuite nous avons eu de la brise. La poussière était terrible; on peut presque croire qu'il ne pleut jamais en Italie. Deux heures après avoir quitté Rome, après avoir passé la Campagna marécageuse, le pays était admirable. Partout de hautes montagnes, des villes aux noms historiques. J'ai été content de voir le lac Thrasymène, où Annibal a anéanti une armée romaine.

Florence n'a rien de pittoresque mais contient de beaux palais et de belles églises. La cathédrale est admirable; elle est de marbre blanc et noir et il s'y trouve beaucoup de monuments et de tombeaux. A côté est une tour en pierre de 292 pieds de haut. C'est la célèbre tour de Giotto, d'où l'on a une belle vue de Florence et des environs. On voit les Apennins tout autour et des villas et des jardins. Du haut de la tour je voyais toutes les maisons de la ville. Elles sont de pierre et recouvertes de tuiles et il n'y a pas vestige de cour. Les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier

étage sont grillées par de lourds barreaux de fer.

Florence n'a pas de jolies rues et n'est intéressante qu'au point de vue historique, artistique, et littéraire. C'est la ville natale de Dante, dont une grande statue en marbre orne la place San Croce. C'est le dialecte toscan, écrit par Dante, qui est devenu la langue littéraire de l'Italie.

J'ai visité toutes les pièces du vieux palais des Médicis. C'est une sombre construction en pierre grise, au milieu de laquelle s'élève une haute tour. Les fresques des salles sont admirables, surtout de la salle de Léon X, qui était un Médicis. A côté du Palazzo Vecchio est la Loggia dei Lanzi, une arcade où se trouvent des statues par les plus grands artistes. De cette arcade les ducs haranguaient le peuple. Aujourd'hui c'est le rendez-vous des hommes de la campagne, qui se réunissent sur la place de la Signoria une fois par semaine, le vendredi, pour faire leurs emplettes.

Florence possède les plus beaux tableaux des grands maîtres, excepté quelques-uns à Paris et à Rome, et des statues célèbres, entre autres, la Vénus de Médicis, qui n'est pas aussi belle que la Vénus du Capitole à Rome. Les musées sont aux palais des Uffizi et Pitti. Ce dernier palais est aussi la résidence du roi d'Italie quand il est à Florence. De même que le Palazzo Vecchio, les Uffizi et le Pitti sont de vraies forteresses et donnent une bonne idée des temps de troubles au moyen âge, quand les Guelfes et les Gibelins se faisaient une guerre acharnée, quand Dante était exilé de sa patrie et allait mourir à Ravenne. A l'église San Croce se trouve le tombeau de Michel-Ange, né à Florence. Les Italiens paraissent fiers de leur histoire et partout dans les rues sont des inscriptions gravées sur des tablettes de marbre, indiquant que tel grand homme a vécu ou est mort dans

cette maison, que tel grand événement y a eu lieu.

Nous sommes partis de Florence le 24, vers six heures du matin, et nous sommes arrivés à Venise à deux heures. Les voitures des chemins de fer italiens sont peu agréables, et le trajet jusqu'à Venise est fatigant. Bologne, célèbre pour ses musées de peinture et, étrange contraste, pour ses saucissons, est entre Florence et Venise, à moitié chemin. La route est à travers les plus hautes chaînes des Apennins jusqu'à une petite distance de Venise, où l'on aperçoit l'Adriatique.

Venise ne m'a pas désappointé et plaît plus que toutes les autres villes d'Italie. Les gondoles sont les voitures de l'endroit et sont très agréables. Il est curieux de se trouver dans une ville où l'on n'entend d'autre bruit que le clapotement des vagues sur les murs des maisons. Hier soir nous sommes allés à la place Saint-Marc, où est l'église de ce nom. C'est là que se trouvent des centaines de pigeons apprivoisés auxquels on jette des morceaux de pain et qui viennent manger dans la main des passants. A côté de l'église est le palais des doges que nous avons visité aujourd'hui. C'est un splendide édifice, mais qui renferme des prisons affreuses, où étaient détenues les victimes de la tyrannie du Conseil des Dix. Le fameux Pont des Soupirs joint le palais aux prisons. Nous avons été à la messe à Saint-Marc ce matin. Cette église rappelle un peu une mosquée et il s'y trouve de curieuses et anciennes mosaïques. Nous avons visité le musée qui est fort beau, et ce soir nous irons nous promener en gondole à la lueur des étoiles.

Cette après-midi nous avons été à un endroit appelé le Lido. On y va en bateau à vapeur; c'est une île à quelque distance de la ville et renommée pour les bains qu'on y prend. Nous y avons vu un grand nombre de baigneurs des deux sexes et nous nous sommes prome-

nés un moment sur la plage. L'Adriatique est aussi bleue et aussi belle que la Méditerranée, et la vue de cette mer aux grands souvenirs historiques m'a fort intéressé. Il me semblait que je voyais les flottes des Grecs, des Romains, des Vénitiens, des Turcs, passer devant mes yeux dans une étrange fantasmagorie. Au lieu des galères anciennes il y a dans l'Adriatique, devant Venise, de beaux navires de guerre italiens.

Ce soir, devant le Grand Hôtel où nous sommes, il y a eu une scène vraiment féerique. Une centaine de gondoles brillamment éclairées se sont arrêtées devant nous; elles accompagnaient une gondole toute pavoisée et illuminée de lanternes chinoises et contenant une douzaine de musiciens. Ils ont donné une sérénade charmante; deux femmes surtout avaient une voix ravissante, et pendant deux heures j'ai bien joui de ce concert en plein air, sous un ciel étoilé, devant ces palais de marbre, dans ces gondoles si étranges.

Lucerne, le 30 août.

Nous sommes partis de Venise à huit heures quarante-cinq du matin le 26 et nous sommes arrivés à Milan à deux heures et demie. Nous avons pris une voiture et nous avons été voir la fameuse cathédrale. Elle mérite d'être appelée la huitième merveille du monde et produit plus d'effet que Saint-Pierre de Rome. En face de la cathédrale il y a une magnifique arcade, la Galerie Victor-Emmanuel, semblable à la Galerie Humbert à Naples. Milan a des rues très larges, et la ville est grande, belle, et moderne.

A quatre heures et demie nous sommes partis pour la Suisse et dans une heure nous sommes arrivés à Chiasso, la dernière ville de l'Italie sur la frontière de la Suisse. Avant de quitter l'Italie nous avons passé à travers un

pays très pittoresque. Le lac de Garda, le lac Como, sont charmants. Nous avons vu, à moitié route entre Venise et Milan, la ville de Vérone, située sur l'Adige. Partout dans le nord de l'Italie sont les champs de bataille de Bonaparte en 1796 et 1797 et de la guerre de 1859. Vérone est célèbre par le souvenir de Roméo et de Juliette. On y montre la tombe de ces amants infortunés et la maison de la mère de Juliette.

A Chiasso nous avons quitté les chemins de fer italiens, à notre grande satisfaction. Les voitures sont généralement sales, pleines de monde et incommodes. En Suisse c'est bien différent ; il y a d'excellents wagons dans le genre des nôtres aux Etats-Unis, et voyager dans ce pays-ci est un plaisir. Nous sommes arrivés vers sept heures à Lugano, une petite ville admirablement située sur les bords d'un lac aux eaux bleues, entouré de montagnes de cinq ou six mille pieds de haut. Je n'ai jamais vu d'endroit plus paisible, plus rustique, où l'on se sent l'âme si tranquille, que cette ville suisse de Lugano. Nous y avons passé la nuit et sommes partis à dix heures dix-sept pour Lucerne, où nous sommes arrivés à six heures du soir. Le voyage a été charmant. Je savais que la Suisse était un pays montagneux, mais je n'avais pas d'idée que les montagnes fussent si hautes. Nous avons passé dans les Alpes, à côté de pics couverts de neige. Tantôt le chemin de fer était sur le côté de la montagne, tantôt il passait à travers la montagne dans des tunnels immenses, et tantôt il suivait la vallée, où l'on voyait des maisons d'une construction étrange et des champs bien cultivés. Ce qu'il y a de plus intéressant c'est de voir un torrent se précipiter du haut de la montagne et rejaillir en cascades sur les rocs. Nous avons côtoyé, pendant deux heures, une petite rivière, le Tessin, formée par les ruisseaux des montagnes et courant avec rapidité sur un lit de pierres.

Nous avons traversé le Saint-Gothard dans un tunnel de neuf milles de long, creusé à six mille pieds dans la profondeur de la montagne. Peu après le St. Gothard se trouve Fluelen, et là nous avons pris le bateau à vapeur sur le lac de Lucerne. On ne peut rien voir de plus joli que ce lac.

Il fait une température charmante, même un peu trop frais la nuit. Il y a un monde fou à l'hôtel qui est tout à fait fashionable, des comtes, des ducs, mais n'ayant pas l'air plus nobles que nous simples citoyens américains.

Lucerne me plaît beaucoup ; c'est un endroit charmant, comme site. Il n'y a pas grand'chose à voir, excepté un jardin représentant les glaciers, et les rochers emportés par la mer de glace, et le lion de Thorwaldsen. Ce lion est superbe ; il est creusé dans un roc et représente la fidélité et l'héroïsme des Suisses morts pour la défense de Louis XVI au 10 août 1792.

Nous sommes partis hier à deux heures par le bateau à vapeur qui va à Vitznau, d'où l'on se rend par chemin de fer au sommet du Righi. Le trajet d'une heure sur le lac de Lucerne ou des Quatre Cantons est admirable. Le chemin de fer du Righi est une merveille, et dans une heure et demie on arrive au sommet. La montagne n'a pas plus de 6000 pieds de haut mais elle est célèbre dans le monde entier, parce qu'elle est entourée de pics grandioses qu'on voit parfaitement du haut du Righi. L'hôtel est au plus haut point de la montagne, et le vent y souffle avec grande violence. Il faisait très froid hier soir et ce matin. Nous avons pu voir une grande partie de la Suisse, avec les lacs, et les Alpes couvertes de neige, et une grande partie de l'Allemagne.

Ce matin nous avons été réveillés à cinq heures par un homme qui soufflait dans un cor des montagnes et

qui faisait un bruit digne du fameux taureau d'Uri et de la vache d'Unterwalden qui avaient produit une si grande impression sur les hommes de Charles le Téméraire à Granson et à Morat. Ce montagnard a chanté aussi d'une voix douce et mélodieuse, et sa musique nous a charmés. Rien ne saurait donner une idée du lever du soleil au haut de la montagne. Il faudrait être peintre pour rendre la splendeur de ce spectacle.

Paris, le 3 septembre.

J'ai quitté Lucerne le 2 août et suis arrivé à Zurich à deux heures, ce qui m'a permis de bien voir la ville avant la nuit. Le lac de Zurich était charmant vu au clair de la lune. Comme tous les lacs suisses il est entouré de hautes montagnes dont l'effet est grandiose et pittoresque. La ville est tout à fait moderne et très belle.

Je suis parti de Zurich à sept heures du matin et suis arrivé à Bâle à neuf heures vingt. Sur la route, peu après avoir quitté Zurich, à sept heures trois quarts, on voit les ruines du château de Habsbourg. C'était l'ancienne demeure féodale de ces seigneurs dont l'un d'eux, Rodolphe, devint empereur d'Allemagne. La maison d'Autriche descend de Rodolphe, et il est intéressant de voir le berceau de cette grande famille impériale.

A huit heures quarante-cinq on arrive à la ville de Stein en Suisse, et l'on voit le Rhin pour la première fois. Il coule entre Stein et Sæckingen en Allemagne. On côtoie le fleuve presque jusqu'à Bâle. Du côté de l'Allemagne on aperçoit les montagnes de la Forêt Noire. Le Rhin n'est pas plus large à Bâle que le Rhône à Lyon.

A neuf heures on passe devant les salines de la Suisse. On tire l'eau salée des puits et on la fait évaporer. Ces salines fournissent le sel à toute la Suisse.

On arrive à Bâle à neuf heures vingt et on part pour Paris à dix heures vingt. A Bâle la douane allemande examine le bagage et à Petit Croix la douane française. J'ai traversé l'Alsace et ensuite nous avons déjeuné à Vesoul, en France. Nous avons passé par Belfort, l'héroïque ville que les Prussiens ne purent prendre, Chaumont, et Troyes, à travers un pays presque plat et bien cultivé, et nous sommes arrivés à Paris le 31 août vers sept heures du soir.

Depuis mon retour ici il me semble que la ville me plaît encore mieux qu'auparavant. J'ai été dimanche au parc Monceaux, qui est magnifique, j'ai visité le nouvel Hôtel de Ville, où se trouvent d'admirables fresques, je suis retourné au Louvre, j'ai été aux magasins du Louvre et du Bon Marché, et j'ai tâché de revoir une partie des monuments que j'avais déjà vus avant mon départ pour l'Italie. Je pars demain pour Londres que je désire beaucoup voir, mais je suis certain que la capitale de l'Angleterre ne produira pas sur moi le même effet que celle de la France. Il n'y a sûrement qu'un Paris !

VOYAGE EN EUROPE EN 1895.

(SUITE ET FIN.)

Londres, le 5 septembre.

J'ai quitté Paris hier à dix heures du matin. La route jusqu'à Dieppe est très belle et j'ai beaucoup admiré la Normandie. Nous nous sommes arrêtés peu de temps à Rouen, où nous sommes arrivés à midi vingt. J'aurais voulu visiter l'ancienne capitale du duché de Normandie, j'aurais voulu aller en pèlerinage à l'endroit où mourut Jeanne, la douce guerrière, mais je n'ai pu que voir en passant les deux admirables églises de Rouen.

A une heure vingt nous avons aperçu Dieppe et, dix minutes plus tard, nous nous sommes embarqués pour l'Angleterre. Nous avions un excellent navire français, "la Tamise;" le temps était superbe, et nous avons traversé la Manche en moins de quatre heures. C'est avec peine que j'ai vu s'évanouir les côtes de France, car Dieu sait quand je reverrai ce beau pays. Nous avons débarqué à New Haven vers cinq heures et n'avons pas eu à nous plaindre de la douane anglaise. Non loin de New Haven se trouvent Hastings, où Guillaume de Normandie débarqua en 1066, et Senlac, où fut vaincu le dernier roi saxon, l'héroïque Harold.

Les trains anglais sont de beaucoup supérieurs à ceux du continent et vont avec une grande rapidité, au moins cinquante milles à l'heure. C'est avec plaisir que j'ai traversé les comtés de Sussex et de Surrey, où ont eu lieu tant de grands événements. Le pays paraît prospère, et les arbres sont grands et beaux. Il y a sur

les collines d'immenses troupeaux de moutons qui fournissent d'excellente viande à la ville de Londres. Nous avons passé devant Lewes, où Simon de Montfort, comte de Leicester, a livré bataille à Henri III, et nous sommes arrivés vers huit heures du soir, à Londres, la plus grande ville du monde.

Je suis logé près de Russell Square, à une petite distance du merveilleux "British Museum," et j'ai déjà vu une grande partie de la ville en voiture et du haut d'un omnibus. Londres me paraît immense et grandiose et elle est remplie de souvenirs historiques, mais il y manque ce cachet artistique qui caractérise Paris d'une manière si absolue. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de musées à Londres, car le Musée National de peintures est admirable et à peine inférieur au musée du Louvre. J'y ai passé plusieurs heures, puis je suis allé à la célèbre Tour de Londres.

Rien n'est plus intéressant en Angleterre que la Tour de Londres. Elle représente presque toute l'histoire du pays depuis le temps de Guillaume le Conquérant qui fit ériger la Tour Blanche, où eurent lieu tant d'événements sinistres, de meurtres, d'emprisonnements arbitraires. Sous un escalier de la Tour Blanche furent trouvés les ossements des fils infortunés d'Edouard IV, assassinés par leur oncle, le duc de Glocester, Richard III, le dernier des Plantagenets. Parmi les prisonniers de la Tour de Guillaume de Normandie nous pouvons citer Richard II, qui abdiqua en faveur de son cousin Bolingbroke, Jacques Ier d'Ecosse, le roi-poète, et le chevaleresque Walter Raleigh.

La Tour Blanche contient un remarquable musée de vieilles armures, et l'on croirait voir devant soi les différents rois d'Angleterre sur leurs chevaux bardés de fer. Non loin d'Henri VIII se trouve le billot sur lequel

furent décapitées deux de ses femmes, Anne Boleyn et Catherine Howard, ainsi que Marie Stuart et bien d'autres personnages historiques. C'était sur Tower Hill que les exécutions avaient généralement lieu, et les corps des suppliciés étaient enterrés dans un petit cimetière attenant à la chapelle de St. Pierre ad Vincula. Outre la Tour Blanche il y a encore douze tours dans l'enceinte de la Tour de Londres, et toutes ont une histoire lugubre. Dans la Tour Bowyer, Clarence, frère d'Edouard IV, fut noyé, dit-on, dans un tonneau de malvoisie; dans la Tour Wakefield, Henri VI fut assassiné, et à différentes époques la Tour de Londres retint prisonniers Jean Baliol et David Bruce, rois d'Ecosse, l'héroïque Wallace, le roi Jean, le vaincu de Poitiers et Charles, duc d'Orléans, le doux poète du XVe siècle.

La TourWakefield contient les joyaux de la couronne, dont la valeur s'élève à 3,000,000 de livres sterling. Il y a plus de deux mille diamants dans la couronne de la reine Victoria.

Londres, le 7 septembre.

De bonne heure le 6 j'ai été au British Museum. C'est une immense collection d'objets antiques et, en même temps, une bibliothèque contenant les livres et les manuscrits les plus rares. C'est là que se trouve la fameuse pierre Rosetta, où il y a une inscription en hiéroglyphes, en caractères démotiques, et en grec. Champollion traduisit les hiéroglyphes à l'aide du grec et trouva ainsi la clef de l'écriture des Egyptiens. Cette pierre fut découverte par les Français lors de l'expédition de Bonaparte en 1798, mais les Anglais s'en emparèrent en 1802.

Une chose très intéressante au British Museum c'est une partie du célèbre mausolée érigé à Halicarnasse par

Arthémise, reine de Carie, à son époux Mausole. Il y a la statue du roi en bon état, celle de la reine mutilée, une magnifique colonne, et la tête d'un cheval avec le harnais de l'époque.

Les Anglais, qui ne respectent rien, ont enlevé d'Athènes une partie des frises et des statues du Parthénon, et l'on n'a pas besoin de faire un voyage en Grèce pour contempler les ruines d'un des plus beaux monuments des Hellènes. Les antiquités égyptiennes et assyriennes au British Museum sont aussi très importantes.

En parlant de mausolée j'ai vu celui que la reine Victoria et le peuple anglais ont érigé au prince Albert. Le monument est réellement magnifique et digne du prince, qui fut un homme excellent et de grand jugement. La statue de Nelson sur la place Trafalgar, celles de Wellington, du duc d'York, et quelques autres sont belles. Il n'y a pas sur les places et dans les rues autant de statues qu'à Paris. Les monuments élevés aux grands hommes sont presque tous à l'église St. Paul et à l'Abbaye de Westminster. Cette dernière église est le Panthéon et le Saint-Denis de l'Angleterre. Beaucoup de militaires, de poètes, d'hommes d'état, de rois, de reines, sont ensevelis à Westminster. Les monuments sont trop entassés les uns sur les autres et l'édifice n'a pas l'air de grandeur du Panthéon et des Invalides. Westminster est, cependant, plus intéressant que Saint-Denis, parce que nous savons qu'à l'Abbaye anglaise il y a de vraies tombes contenant les dépouilles des rois, tandis qu'à Saint-Denis les mausolées sont vides. Il n'y a rien de plus instructif qu'une visite à Westminster; c'est la meilleure des leçons d'histoire et de littérature. En regardant la statue de Henri V, au-dessus de laquelle se trouvent la selle, le casque, et le bouclier dont il se servit à Azincourt, on voit passer devant les yeux tous les

acteurs de ce grand drame qu'on appelle la guerre de Cent Ans. Chaque monument est une page de l'histoire ou de la littérature de l'Angleterre, et cette histoire est souvent héroïque et cette littérature est souvent sublime.

Je suis resté une demi-heure sur le beau pont de Westminster pour voir la maison du Parlement et la Tamise. Cette rivière est beaucoup plus large que la Seine et bien plus rapide. Le Parlement est un édifice admirable et grandiose.

Les parcs à Londres sont immenses et fort beaux et j'ai beaucoup admiré Hyde Park, Regent's Park et St. James Park. J'ai vu aussi avec plaisir les palais de la reine, St. James et Buckingham, le palais du prince de Galles, Marlborough House, la résidence du Lord-Maire, Mansion House, et la célèbre banque d'Angleterre.

Rotterdam, le 10 septembre.

Mes trois dernières journées à Londres ont été bien employées. Le 7 je me suis rendu au Parlement et j'ai visité toutes les pièces de ce beau palais. L'édifice est nouveau et a coûté $15,000,000. On entre par le "Queen's Robing Room," où il y a des fresques de la légende d'Arthur et des sculptures sur bois représentant la touchante histoire de Tristan et d'Iseult. Ensuite vient le "Victoria Gallery," qui conduit à une belle salle, "Prince's Chamber," d'où l'on entre dans la Chambre des Pairs. On y voit le trône splendide de la reine, à droite celui du Prince de Galles, et à gauche celui du Prince Albert. Les pairs s'asseyent sur des bancs bien rembourrés et il n'ont pas de pupitres comme nos sénateurs et nos représentants. On passe ensuite par différents corridors ornés de fresques historiques et l'on arrive à la Chambre des Communes. C'est fort intéressant de voir cette salle célèbre.

On va de la salle des Communes au Westminster Hall, la seule partie qui reste de l'édifice construit par les rois saxons. La salle est très simple. C'est là qu'Edouard III a reçu David Bruce et Jean le Bon, que Charles Ier a été condamné à mort, et que Cromwell a été proclamé Protecteur. Rien n'indique plus l'instabilité, la petitesse des choses humaines, que le sort du corps de Cromwell. A la restauration de Charles II, le régicide fut arraché de son tombeau à l'Abbaye de Westminster, son corps fut jeté dans une fosse à Tyburn et sa tête fut placée au-dessus de ce même Westminster Hall, où huit ans auparavant il avait reçu les insignes du pouvoir suprême. Le crâne du grand Protecteur resta exposé pendant trente ans et fut enfin jeté à terre par un coup de vent. Telle est la justice des hommes : Cromwell, qui avait rendu l'Angleterre riche et puissante, qui avait abattu le pouvoir despotique d'un Stuart, n'eut pas de tombeau sur le sol anglais, tandis que Charles II, le monarque qui vendit son pays à Louis XIV, repose parmi les grands hommes de l'Angleterre à l'Abbaye de Westminster.

En sortant du Parlement je suis allé au Kensington Museum. On ne peut dire ce qui se trouve dans ces bâtisses. Ce sont d'immenses musées de tous genres, depuis la céramique jusqu'aux statues antiques et aux peintures modernes. Tout près est le musée des Indes contenant des objets d'une valeur fabuleuse et donnant une bonne idée des habitants et de leurs produits. Dans un autre musée, à côté, se trouvent des modèles de machines de toutes sortes. On touche un bouton et la machine se met en mouvement. On voit la première locomotive et aussi un grand nombre de jolis modèles de navires.

J'ai terminé ma journée au musée d'histoire naturelle,

où j'ai vu une admirable collection d'oiseaux-mouches empaillés et d'oiseaux de toute espèce avec leurs nids et leurs petits. Cela m'a fait penser à mon nid si éloigné où m'attendent ma femme et mes petits enfants.

Dimanche le 8 tout a été fermé à Londres. Nous avons dîné à deux heures au lieu de sept et tout a été triste et morne. Je me suis promené en omnibus pendant une grande partie de la journée et j'ai vu Waterloo Bridge et les autres beaux ponts de la ville.

Hier j'ai passé plusieurs heures à l'église St. Paul, où il y a, comme à Westminster Abbey, beaucoup de tombeaux d'hommes célèbres. Les plus beaux monuments sont ceux de Wellington et de Nelson. On y voit aussi un monument très intéressant pour un Louisianais, celui de Packenham et de Gibbs, les généraux anglais tués à la glorieuse bataile de la Nouvelle-Orléans, le 8 janvier 1815.

En sortant de St. Paul je suis allé au jardin Zoologique dans Regent's Park et ensuite j'ai fait mes préparatifs de départ. Je regrette de n'avoir pu voir les environs de Londres, mais je suis heureux d'avoir vu la grande ville du peuple anglais, de ce peuple dont l'influence fut si grande sur la civilisation de l'Amérique, ma patrie.

Je suis parti de Londres à huit heures du soir et suis arrivé à Harwich vers dix heures. Là j'ai pris un beau bateau, le "Chelmsford," et le lendemain matin vers six heures je me suis trouvé à l'entrée de la Meuse. Le coup d'œil m'a beaucoup plu: partout des digues, des moulins à vent, de beaux pâturages où paissent de belles vaches, des villages avec de hauts clochers, des manufactures, des bouquets d'arbres. La Hollande est un pays pittoresque et intéressant, et en débarquant à Rotterdam toute l'histoire du vaillant peuple

des Pays-Bas m'est revenue à la mémoire : leur résistance aux ducs de Bourgogne de la maison de Valois, leur lutte héroïque contre l'Espagne, contre Louis XIV, leurs hardis marins, leurs entreprises coloniales.

Quoique cela m'ait fait plaisir de voir Rotterdam, la ville d'Erasme, j'y ai passé une journée assez monotone. Il n'y a pas de monuments à Rotterdam, ville commerçante par excellence, aussi je suis resté aussi longtemps que possible au musée de peintures, où j'ai vu des dessins par Rembrandt et Van Dyck, des paysages par J. Van Ruisdaël et Simon de Vos, et beaucoup de marines et de scènes de genre.

La ville est coupée en tous sens par des canaux, et un grand nombre de maisons, comme à Venise, s'élèvent directement de l'eau. La coiffure des femmes est curieuse; elles portent un casque doré qui reluit au soleil et leur met comme une auréole autour de la tête.

Je pars pour New York demain à cinq heures du matin par le "Obdam." Je suis bien aise d'avoir vu la vieille Europe, mais il me tarde de revoir mon pays et mon état natal, la douce Louisiane.

FIN.

ALCÉE FORTIER.